Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 13 (2006)
Heft: 2

Rubrik: Besprechungen = Comptes rendus

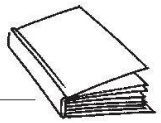
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



LITERATUR ZUM THEMA
COMPTES RENDUS THEMATIQUES

JEAN-CLAUDE PASSERON, JACQUES REVEL (ED.)
PENSER PAR CAS

PARIS, EHESS, 2005, 291 P., € 27,–

Voilà un ouvrage fort intéressant! Difficile aussi, il ne faut pas le cacher. Dix contributions ont été rassemblées, «échantillon incomplet» d'un séminaire qui, s'il a été à l'image du livre, dut être un moment d'une grande stimulation puisqu'il touche une question perpétuelle, à savoir la possibilité même de produire un savoir en sciences humaines. Attention toutefois: il ne s'agit pas d'un ouvrage présentant des études de cas menées dans le cadre d'enquêtes historiennes, mais d'une réflexion sur diverses instances historiques de la pensée par cas. L'orientation épistémologique du livre-séminaire est centrale et le contenu de l'ouvrage porte avant tout sur les manières de penser le cas.

Ceci précisé, il faut souligner une qualité qui fait souvent défaut aux travaux collectifs: ici, point de cette juxtaposition thématique de recherches n'ayant finalement d'autres ambitions que de parler pour elles-mêmes. En revanche, trouve-t-on ici des textes qui s'interrogent mutuellement – tout en analysant à des échelles diverses les occurrences anciennes ou contemporaines de l'exploration du singulier comme des collections de singularités élevés au rang de cas par le récit comme forme opérationnelle des sciences humaines.

Significative de cette élégante construction, l'introduction des deux éditeurs scientifiques du livre: 35 pages de réflexion qui ne servent pas de simple catalogue sommaire des contributions à venir. Passeron et Revel entraînent le lecteur sur les pentes vertigineuses et irrésolues de la place à donner au singulier dans un discours de portée générale. Ils parviennent même à surprendre lorsqu'ils glissent au sein de leur discours la référence à telle ou telle contribution du livre. Une manière d'enchâsser les propos des chercheurs dans une unité réflexive qui n'en est que plus forte et mieux compréhensible.

Les contributions elles-mêmes participent à cet effort de construction de l'ouvrage par l'analyse des nombreux lieux d'expression de la pensée par cas tout en privilégiant à chaque fois la voie que celle-ci a pu emprunter dans l'histoire: mathématique chinoise antique, casuistique médiévale, bioéthique contemporaine, psychanalyse, histoire de l'art, philosophie…

Afin de rendre plus concret cette subtile architecture du livre, il faut évoquer ces nombreuses références au jésuite Tomsen et à son compère philosophe Toulmin, invités dans le livre par une belle traduction de deux chapitres de leur ouvrage clé: *The abuse of casuistry* (1988). Il faut également citer ce magnifique dialogue par notes interposées qu'ouvre l'analyse de Pierre Livet vers celle de Yan Thomas. Tout cela pour dire que cet ouvrage doit être lu comme un projet cohérent (forcément incomplet) et s'il est toujours possible de se focaliser sur un texte précis (Zimmermann est toujours exaltant), on aurait tort de favoriser cette lecture partielle que les découpages disciplinaires et nos lectures pressées ne font qu'encourager.

Il serait par là même vain, voire contestable, de chercher à résumer un à un les propos des auteurs, par ailleurs frappés d'une densité qui ne faciliterait guère la démarche. Comme il ne s'agit pas non plus de se cacher devant la

difficulté d'une analyse à la hache, il faut tenter de restituer ce qui se joue dans la pensée par cas telle qu'elle est étudiée par ces chercheurs. En quelques mots, donc: l'ouvrage est une invitation à reconnaître et donc revendiquer, le statut particulier de la pensée par cas contre le positivisme. Contre le positivisme, et c'est important, car la pensée par cas qui approfondit la description n'est pas refoulement du théorique. De plus, les travaux édités sont autant d'incitations à sortir de l'ornière poppérienne comme des rêves d'universel. La pensée par cas peut être une voie praticable, que ne sauraient invalider en soi les théories formelles ou modélisantes, notamment celles portées par l'économie mathématique. Par sa force déstabilisatrice, par sa capacité à échoir, à exister, parce que le cas est énigme, la singularité transformée par l'énonciation narrative en cas est une manière d'interroger les concepts fondant nos observations. La singularité, en favorisant le renouvellement des concepts descriptifs de nos grilles d'observation, est occasion de renouveler ces grilles et par là même nos connaissances. Une pratique qui ne peut donc se penser sans chercher à développer un espace logique propre.

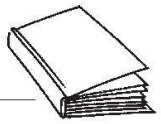
Frédéric Sardet (Lausanne)

SUSANNA SCHWAGER FLEISCH UND BLUT DAS LEBEN DES METZGERS HANS MEISTER

ZÜRICH, CHRONOS, 2005 (3. AUFL.), 240 S., ILL., FR. 29.80

Dieses Buch sollte man unbedingt lesen. Denn es erzählt eine wahre Geschichte, erzählt gleichzeitig von den Launen eines Individuums und vom sozialen Aufstieg einer Generation, von den Zwängen einer Herkunft und vom Umbruch einer Berufswelt, vom Aktivdienst und von Wurstrezepten, von Familienwirtschaft und von Liebe. Von der ersten bis zur letzten Seite spannt der 92-jährige ehemalige Metzger Hans Meister gekonnt den Bogen seiner Erzählung, detailreich, selbstbewusst und selbstkritisch, in plastischer und klarer Sprache. Genauer gesagt, gibt so die Buchautorin Susanna Schwager seine Erzählung wieder. Um die Kritik vorwegzunehmen: Der vorliegende Monolog Hans Meisters ist zwar äusserst flüssig und unterhaltend gestaltet, doch von dokumentarischer Präzision ebenso weit weg wie von literarischer Verdichtung. Die wiederholten Mundart-Einsprengsel («säbi Zit», «gäll») wirken effekthascherisch. Da hätte eine präzise Gesprächstranskription mehr Authentizität. Und eine konsequente literarische Umarbeitung mehr Atmosphäre. Völlig ratlos machen die kursiv gedruckten Passagen: Emotionsmarker (aus wessen Hand)? Zitate (aus welcher Quelle)? Lieblingspassagen der Autorin (ohne dass diese im Text sonst präsent wären)?

Solche Eingriffe dienen dem Buchmarkt, gäll, sind aber dem Verständnis nicht förderlich. Denn diese Geschichte hat genug Substanz, um in gelassener Prosa erzählt werden zu können. Hans Meister (geboren 1913) verbrachte seine Kindheit mit sieben Geschwistern auf einem Bergbauernhof im Emmental. Der Vater wurde zum Kriegsdienst eingezogen, in den Städten streikten die Sozis. Als die Mutter starb, starb auch der Traum von der Sekundarschule, von der Ausbildung zum Mechaniker oder Tierarzt. Hans Meister aber liess sich nicht kleinkriegen und suchte sich eine Lehrstelle bei einem Metzger. Die prekäre Wirtschaftslage zwang ihn zu Wanderungen zwischen Thun, Solothurn und Olten, Anstellungen wechselten mit Arbeitslosigkeit, unterbrochen durch die Rekrutenschule. Es folgten Heirat, erste Kinder, die Wohnung im Haus der Schwiegereltern; Mobilmachung und



Krieg, permanente Schikaniererei durch Vorgesetzte, Stillstand.

Und dann, in den letzten drei von zehn Kapiteln, gewinnt die Lebensgeschichte von Hans Meister neuen Schwung. Der Krieg, erinnert er sich, brachte eine Entschlossenheit mit. Er legte die Meisterprüfung ab, half mit einen Gesamtarbeitsvertrag durchzusetzen. Und tauschte die Metzgerschürze mit dem Bürokittel, als Sekretär des Zentralverbands. Er schrieb Bücher und half organisieren. Doch nach wenigen Jahren hatte Hans Meister genug vom Büro und pachtete eine Metzgerei. Knapp zwei Jahrzehnte lang hielten sich Aufwand und Ertrag die Waage, doch als 1972 die Pachtzinsen erneut stiegen, stieg Meister aus. Die letzten Jahre seines Arbeitslebens verbrachte er – im Keller einer Zürcher Grossbank mit Notenzählen.

Fleisch und Blut ist eine Erzählung von Modernisierung und Aufbegehren, aber nicht vom Aufbegehren gegen Modernisierung. Von Kindesbeinen an kämpfte Hans Meister für seinen Willen und gegen ungerechte Bedingungen. Im Metzgerburschenverband war er bereits 1937 Präsident, 1939 im Zentralvorstand des nationalen Personalverbands dabei; als Soldat riskierte er wiederholt Arrest und sparte nicht mit Kritik. Was ihn antrieb, war sein persönliches Gerechtigkeitsgefühl, keine gewerkschaftliche Ideologie und keine religiöse Motivation. Hans Meister analysiert die Sozialgeschichte seines Berufs nicht. Er erzählt, wie er sich den veränderten Produktions- und Konsumbedingungen anpasste, wie er selbst Änderungen vorantrieb (Stichwort Fertigmenu) und wo er sich zu verweigern begann.

Trotz seines Untertitels *(Das Leben des Metzgers)* bleibt das Buch eine mehrdimensionale Lebensgeschichte und wird nirgends zur eindimensionalen Fallgeschichte. Wer Peter Haengers Buch *Das Fleisch und die Metzger* (Chronos 2001) liest, erfährt dort letztlich mehr vom Umbruch in der Metzgereibranche. Umgekehrt ist *Fleisch und Blut* eine unerreichte Demonstration dessen, wie komplex und widersprüchlich biografische Erfahrung ist und erzählt werden kann. Da wird eine Naturliebe hörbar, die beinahe schwärmerische Züge trägt, und doch verbringt Meister einen Grossteil seines Lebens in Städten. Da predigt einer das Loblied des Willens und lässt zugleich durchblicken, dass diesem Willen ungewollt auch Teile des Familienglücks zum Opfer fielen. Der Monolog Hans Meisters ist eben eine Geschichte aus Fleisch und Blut, lebendig und schön uneindeutig.

Daniel Hagmann (Basel)

ANTON-ANDREAS SPECK
DER FALL ROTHSCHILD
NS-JUDENPOLITIK, OPFERSCHUTZ UND «WIEDERGUTMACHUNG» IN DER SCHWEIZ 1942–1962

ZÜRICH, CHRONOS, 2003, 202 S., FR. 38.–

Mit seiner Studie zum *Fall Rothschild* legt Anton-Andreas Speck eine äusserst wertvolle, auf eine breite Quellenbasis abgestützte Arbeit vor. In offensichtlich sorgfältiger Arbeit hat er in seiner als Lizentiatsarbeit an der Universität Bern vorgelegten Studie die verfügbaren Dokumente im Schweizerischen Bundesarchiv zusammen gestellt und analysiert. In drei Feldern trägt er zum Forschungsstand bei: (1) Er analysiert die schweizerische Haltung, insbesondere diejenige des Eidgenössischen Politischen Departements (EPD) gegenüber der nationalsozialistischen Judenpolitik. (2) Speck zeigt am Fallbeispiel von Schweizer Juden in Frankreich Aspekte des schweizerischen Opferschutzes in Bezug auf die Ereignisse zur Zeit des Nationalsozialismus auf. (3) Der Autor trägt zusätzliche Elemente zur Geschichte

der «Wiedergutmachung» nach 1945 in der Schweiz bei.

Die Konzentration auf den Fall Rothschild ermöglicht eine konkrete und anschauliche Beschreibung, die nahe entlang der Haltungen und Handlungen, Entscheidungen und Unterlassungen aller Betroffenen verläuft. Es gelingt dem Autor aber auch, über diese Fallgeschichte hinausgehende Handlungsalternativen und damit Handlungsspielräume offen zu legen. Die Studie liest sich flüssig. Sie ist gut strukturiert. Angesichts der Fülle von verarbeiteten Primärquellen ist es allerdings nicht immer einfach, die vielen Namen und Beziehungsverhältnisse der erwähnten Personen auseinander zu halten. Das Zusammenspiel zwischen allgemeinen Informationen zur nationalsozialistischen Judenpolitik, der Frage, inwiefern in Frankreich lebende Schweizer davon betroffen waren und wie sich das gewählte Fallbeispiel im besonderen darin abspielte, ist indes geglückt.

Im Kern der Studie geht es um das Schicksal der Familie Rothschild, insbesondere um dasjenige von Selma Rothschild (*1895) und ihrer drei Kinder. Die ursprünglich deutsche, 1931 in der Schweiz eingebürgerte Familie wanderte 1934, drei Jahre nach dem Tod des Vaters der Familie, auf ein landwirtschaftliches Gut nach Frankreich aus. Von dort aus wurden Selma Rothschild und ihre jüngeren Kinder Jula und Frédéric von der Gestapo 1942 deportiert und später in Auschwitz ermordet. Das Gut wurde arisiert. Jean Rothschild, der älteste Sohn, war 1941 in die Schweiz zurückgekehrt. Von hier aus versuchte er vor allem seine Familie, aber auch deren Hab und Gut zu retten.

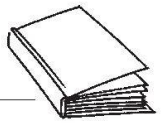
Jean Rothschild erfuhr von der Verhaftung seiner Familie noch am selben Tag. Speck zeigt auf, wie sich Jean Rothschild in den folgenden Jahren um das Auffinden und die Rettung seiner Familie aus den Fängen der Nationalsozialisten bemühte. Der Autor schliesst sich dabei dem Urteil Jean Rothschilds an, dass sich die Schweizer Behörden zu wenig um die Rettung der Schweizer Juden in Frankreich bemüht hätten. Auch zeigt Speck eine wenig sensible Haltung derselben Stellen in der Nachkriegszeit auf, als sich Jean Rothschild, aufgrund der in der Schweiz eigens zu diesem Zweck eingesetzten Gesetzgebung um Entschädigungs- beziehungsweise Wiedergutmachungsleistungen bemühte. Diese Phase muss, wie der Autor eindrücklich darlegt, für den in der Schweiz überlebenden Juden demütigend gewesen sein. Speck stellt immer wieder Bezüge her, welche über den Einzelfall hinaus weisen, und die Haltung der Schweizer Behörden angesichts des nationalsozialistischen Unrechts als bürokratisch und wenig sensibel qualifizieren. In der abschliessenden Passage kommt Anton-Andreas Speck bedauernd zum Schluss, dass sich die Behörden auch nach dem Krieg nicht veranlasst gesehen hätten, ihre Strategie zur Rettung der jüdischen Schweizer im Ausland in Frage zu stellen. Dem ist nur entgegen zu setzen, dass der Autor, über sein konkretes Quellenmaterial hinaus weisend, dieses «nicht» durchaus durch ein «nie» hätte ersetzen können.

Barbara Bonhage (Zürich)

ALEXIS SCHWARZENBACH DIE GEBORENE RENÉE SCHWARZENBACH-WILLE UND IHRE FAMILIE

ZÜRICH, SCHEIDEGGER & SPIESS, 2004, 512 S., ZAHLR. ABB., FR. 48.–

Eine Fallgeschichte ist die von Alexis Schwarzenbach veröffentlichte Biografie seiner Urgrossmutter Renée Schwarzenbach-Wille nicht. Aber *Die Geborene* verweist auf verschiedene vieldiskutierte

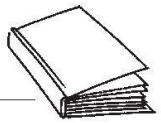


Fallgeschichten, ergänzt, korrigiert und retouchiert diese, ohne sie explizit aufzurollen. Das liegt ebenso an der Person von Renée Schwarzenbach-Wille – sie verstand sich auch nach ihrer Heirat mit dem Seidenindustriellen Alfred Schwarzenbach als eine «geborene Wille» – wie an ihrem Netz von Verwandten und Bekannten, die, gleich der Protagonistin, zu einem grossen Teil als höchst umstrittene Personen bereits mehrfach Objekte von Untersuchungen und Publikationen waren. Die ausgiebigen Zitate aus Briefen und Tagebüchern, zu denen Alexis Schwarzenbach als Angehöriger der Familie Schwarzenbach Zugang hatte, akzentuieren vielfach die bekannte Haltung dieser Personen. Die Deutschfreundlichkeit von Renée Schwarzenbach-Willes Vater Ulrich Wille blieb bis zu seinem Tode ungebrochen. Doch gegenüber Hitler hielt er Distanz. Sein Sohn Ulrich – Ully genannt – dagegen scheint noch stärker als bereits bekannt ist, die Kollaboration mit dem nationalsozialistischen Deutschland gesucht zu haben, von der ihn die Mutter Clara Wille-Bismarck nicht etwa aus Gesinnungsgründen, sondern aus Angst vor der öffentlichen Reaktion zurückgehalten hat. Verdeutlicht wird seine Rolle bei der Organisation von Hitlers Rede vor Schweizer Industriellen in den 1920er-Jahren wie auch die ambivalente Position von Renées Ehemann Robert Schwarzenbach. Dieser schwankte zwischen Sympathien für das «neue Deutschland» und geschäftsbedingter Neutralität, da der angelsächsische Raum für das familieneigene Textilimperium von grösster Wichtigkeit war. Klar zutage treten in diesem Buch die freundschaftlichen Verbindungen der Familien Schwarzenbach und Wille zum Hitlervertrauten Rudolf Hess, und belegt werden vor allem die Interventionen von Renée Schwarzenbach-Wille zugunsten des Dirigenten Wilhelm Furtwängler. Dank dieser Interventionen konnte sich dieser nach dem Krieg vorläufig als Flüchtling und schliesslich definitiv in der Schweiz niederlassen und sich so einer wahrscheinlichen Verurteilung wegen Kollaboration mit den Nationalsozialisten entziehen. Aufgrund solcher Interventionen gelang auch Emmy Krüger, der Opernsängerin und langjährigen Geliebten von Renée Schwarzenbach-Wille, unter anderem mit Hilfe eines Gutachtens von C. G. Jung, trotz Nähe zu Hitler und rabiatem Antisemitismus der Verbleib in der Schweiz und schliesslich die Anstellung im Zürcher Konservatorium als Leiterin der Opernklasse. Retouchen erhält ebenso das in den letzten Jahren immer wieder diskutierte Verhältnis von Annemarie Schwarzenbach mit ihrer Mutter Renée, Retouchen, die das bisherige Bild der «guten» Tochter und «schlechten» Mutter differenzieren, die Ambivalenzen aufzeigen, ohne dass dies Annemarie Schwarzenbachs Ruf als Schriftstellerin Abbruch täte. Verstärkt wird jedoch die bereits bekannte Irritation über deren missglückte Ablösung von der Herkunftsfamilie. Sie erscheint in *Der Geborenen* nicht nur als die engagierte, klar gegen das Dritte Reich, für Menschenrechte und soziale Gerechtigkeit Stellung beziehende Autorin, sondern ebenso als Angehörige des Grossbürgertums, in dem sie trotz ihrer politischen Positionierung verhaftet blieb.

Dass die auf fast 500 Seiten aufgerollte Biografie von Renée Schwarzenbach-Wille selbst keine Fallgeschichte ist, liegt am Verzicht auf Verdichtung sowie analytische Differenzierung und Kontextualisierung, aber auch an der gewählten Struktur. Zum Teil ist diese bedingt durch das Quellenmaterial. Anstoss für die Auseinandersetzung mit seiner Urgrossmutter, mit der sich Alexis Schwarzenbach schon als Kind nach dem Erscheinen von Niklaus Meienbergs kritischem Bestseller *Die Welt als Wille und Wahn* konfrontiert sah, gaben die verschiedenen Serien von Fotoalben,

in denen Renée Schwarzenbach seit ihrem 14. Lebensjahr ihr Leben dokumentierte. Sie durchziehen das Buch am oberen Rande wie ein Film ohne Rückblenden. Eine Auswahl der Fotografien ist inzwischen im gleichen Verlag (Scheidegger & Spiess) als Bildband veröffentlicht und im Fotomuseum Winterthur im Rahmen einer eigenen Ausstellung präsentiert worden. Die chronologisch geordnete Bilderfolge strukturiert die 14 Kapitel, die Lebensphasen von einem bis elf Jahren umfassen. Der Text nimmt immer wieder Bezug auf die Fotografien, viele zitierte Briefstellen werden mit den Bildern verknüpft. Wohl wird in jedem Kapitel in der Regel ein Thema stärker hervorgehoben, doch der chronologische Ansatz wird durchgezogen. Verschiedenste Aspekte tauchen in einem der chronologisch geordneten Kapitel auf: Politik wie Privates, die Beziehung von Renée Schwarzenbach-Wille zu ihrem Ehemann Alfred wie zu ihrer Lebenspartnerin Emmy Krüger, gesellschaftliches Leben wie die Liebe zur Pferdezucht. Sie laufen als parallele, oft miteinander verflochtene Geschichten ab. Das Vorgehen birgt Vorteile, aber auch Nachteile. Unbeschönigt demonstriert der Autor in den unterschiedlichsten Phasen und Situationen die unbedingte Zugehörigkeit – «Sympathie» wäre dafür ein zu schwaches Wort – sowohl der Generalswitwe Clara Wille-Bismarck und deren Tochter Renée als auch der meisten Angehörigen des Wille- und einiger Vertreter des Schwarzenbach-Clans zum deutschnationalen Lager. Eine Verortung, die in den Vorlieben für die deutschen Musiker Richard Strauss, Richard Wagner und Wilhelm Furtwängler ebenso zum Ausdruck kommt wie im unverhohlenen Antisemitismus. Die Chronologie bedingt auch die repetitive Beschreibung von immer wieder gleichen Verhaltensweisen. Der Autor verdeutlicht dies – mit leicht ironischem Unterton – am Beispiel des Begriffs «gemein», mit dem Renée Schwarzenbach-Wille alles Negative beurteilt, das denen zustossen mochte, denen sie sich nahe fühlte, Persönliches und Politisches damit gleichermassen abqualifizierend. Während sie das Morden der Nationalsozialisten nicht zur Kenntnis nimmt, taxiert sie die deutsche Besetzung von Paris als «fabelhaft», die Kriegführung der Alliierten gegen Deutschland jedoch als «gemein».

Die Nachteile des Aufrollens dieser Lebensgeschichte an Hand der Bilder und persönlichen Quellen zeigen sich aber verschiedentlich in der fehlenden Distanz, die sich in der Übernahme sprachlicher Bilder und Begrifflichkeiten aus den Quellen äussert. Dies irritiert und ärgert, weil Alexis Schwarzenbach dabei den analytischen Historikerblick vermissen lässt. So spricht er vom Generalstreik als rasch vorbeigehendem «Spuk». Obwohl verschiedene Passagen im Buch die eindeutige Positionierung von Ulrich Wille Sohn dokumentieren, kommt der Autor dann im Zusammenhang mit der Hinrichtung eines Freundes aus dem Stauffenberg-Kreis im Jahre 1944 dennoch zum unbedarften Schluss: «Auch Renées Bruder Ully sah viel zu lange nicht ein, dass Hitler Deutschlands Unglück war. […] Spätestens da dürfte Ully endlich bewusst geworden sein, dass ihn seine glühende Liebe zu Deutschland blind gemacht hatte für die wahre Natur des Hitlerregimes.» Ebenso verortet er zwar dessen Mutter Clara Wille-Bismarck klar als Kaiserreich-Nostalgikerin, die von deutscher Grösse und militärischen Siegen träumt und daher Hitlers imperiale Expansionspläne kritiklos begrüsst, anderseits individualisiert er sentimentalisierend ihre politische Stellungnahme. Ihr Herz habe politisch stets für Deutschland geschlagen, egal ob der Kaiser, Hitler oder Adenauer an der Macht gewesen seien. Dass es bei dieser Liebe nur um ein Deutschland unter rechter Regierung ging, dass Deutschland nur als ein deutschnationales gedacht



wird, es also gar nicht egal war, wer dort das Sagen hat, geht dabei verloren, obwohl der Autor an anderer Stelle auf die Abscheu von Clara Wille-Bismarck vor einem linken Deutschland verweist, ob es sich dabei um die Münchner Räterepublik oder die DDR handelt. Auch wenn ihre Bewunderung für das «Dritte Reich» und die Erbarmungslosigkeit gegenüber allen Besiegten immer wieder gezeigt wird, erscheint sie am Ende doch vor allem als die liebenswürdige «Meme», an die man sich im Familienkreise erinnert. Ähnlich, wenn auch weniger ausgeprägt, zeigt sich diese Problematik auch im Bild, das entlang der Lebensjahre von Renée Schwarzenbach-Wille entworfen wird. Gleich ihrer Mutter bewunderte auch sie lange das nationalsozialistische Deutschland. Trotzdem schreibt ihr Urenkel über ihre Haltung nach dem Zweiten Weltkrieg: «Wie schon nach dem Ersten Weltkrieg fühlte sich Renée ihrem geliebten Deutschland nach der Niederlage von 1945 ganz besonders verbunden.» An der Ablehnung der politischen Parteinahmen und Sympathien von Ur- und Urgrossmutter durch Alexis Schwarzenbach ist nicht zu zweifeln. Sie ist vielfach belegt durch die Auswahl und kontextuelle Einbettung von Fotos und von Quellenzitaten. Dennoch irritiert wiederholt ein durch Quellenzitate und persönliche Bilder und Erinnerungen beeinflusster narrativer Sprachstil: statt kritische Distanz leicht sentimentalisierendes Erzählen.

Elisabeth Joris (Zürich)

ALLGEMEINE BUCHBESPRECHUNGEN COMPTES RENDUS GENERAUX

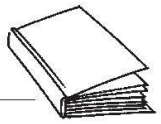
FRANK REXROTH DEUTSCHE GESCHICHTE IM MITTELALTER

MÜNCHEN, C. H. BECK, 2005, 128 S., 2 KARTEN, € 7,90

Der Münchner Beck-Verlag gibt seit kürzerer Zeit in seiner Wissensreihe kleine, kompakte Bände zur «deutschen Geschichte» heraus. 2001 ist von Andreas Wirsching *Deutsche Geschichte im 20. Jahrhundert* erschienen, demnächst sollen das 19. Jahrhundert und die Frühe Neuzeit folgen. Nun liegt ein weiterer Band, nämlich *Deutsche Geschichte im Mittelalter* vor. Dieser wurde verfasst durch den Göttinger Historiker Frank Rexroth, der vor allem durch seine Studien zur Universitätsgeschichte und zu Obrigkeiten und Randgruppen in London bekannt geworden ist und mehrheitlich spätmittelalterliche sozialgeschichtliche Themen behandelt. Sich einer langen Epoche zu widmen, die von 800 bis 1500 reicht und dabei noch, ohne in alte Deutungsmuster zu verfallen, zu zeigen was denn so «deutsch» an diesen 700 Jahren Geschichte ist, braucht nicht nur mutige Konzentration auf das Wesentliche sondern auch eine Fähigkeit zur Verdichtung und Abstraktion, was Rexroth durchaus gelungen ist. Das vorliegende Bändchen gliedert sich in fünf Teile: 1. Einführende Fragen, 2. Vom Karolingerreich zum Reich der Deutschen, 3. Das Reich bis zum Ende der Stauferzeit, 4. Das Reich im späten Mittelalter und 5. Epilog: Die Humanisten entdecken das Mittelalter.

Auf den ersten Blick kommt diese Gliederung eher nüchtern, ja altbacken daher, erinnert sie doch stark an die ältere, traditionelle Reichsgeschichtsschreibung, die von den Karolingern bis zu Maximilian deutsche Geschichte als direkte Linie hin zur Neuzeit verstand. Doch bei der Lektüre wird schnell klar, dass Rexroth kein teleologisches Entwicklungsmodell im Hinterkopf hat. Einführend widmet er sich der Frage, welches Mittelalter mit dieser langen Epoche gemeint ist, wie dieses begriffsgeschichtlich überhaupt entstand und greifbar gemacht werden kann. Danach geht er der grundlegenden Frage nach, inwiefern man von einem «deutschen» Mittelalter und einer «deutschen» Geschichte im Mittelalter sprechen kann und darf.

Zu Recht betont der Autor, dass es ein «deutsches Volk» mit gemeinsamer Herkunft während des Mittelalters nicht gab und dass das «Reich» dem «Volk» voranzustellen und nicht entgegen zu setzen sei. Nur kurz befasst sich Rexroth mit der umgekehrt verfahrenden Tradition des 19. und 20. Jahrhunderts, leider geht dabei eine notwendige, ja warnende Ideologiekritik an volkstümelnden Denkmustern und ethnogenetischen Erklärungen vollständig unter. Schliesslich ist nicht nur Jacob Grimm schuld an diesen bis ins 20. Jahrhundert hineinwirkenden Denktraditionen, aber er ist wohl deren wichtigster Exponent. Die dritte Frage, die sich der Autor das ganze Buch hindurch stellt, ist die nach den «Wechselwirkungen zwischen dem Politischen und den anderen Räumen menschlicher Kommunikation: dem Wirtschaften und der Religion, der Rechtspraxis und der institutionalisierten Wissenschaft». (14) Die Beantwortung gelingt Rexroth in den meisten Fällen, bedingt durch die immer wieder eingeschobenen Unterkapitel zur Sozialgeschichte, welche die doch eher nüchterne und sehr dicht abgehandelte Herrschaftsgeschichte



erfrischend auflockern. So erfährt man neben der historischen Bedeutung der Ottonen, Salier, Staufer, Wittelsbacher, Luxemburger und Habsburger viel über Ständevorstellungen, Familien, Gilden, Adelsherrschaft, Kirchenreform, Ständeordnung und Gemeindebildung. Besonders lesenswert ist dabei Kapitel 3, welches in konzentrierter Form die wichtigsten sozialgeschichtlichen Fragen der mittelalterlichen Gesellschaft beantwortet und nun auch leise Kritik an der älteren Forschung übt. Traditionsgemäss erhalten die Staufer viel Raum in der deutschen Geschichte, das ist in diesem Büchlein nicht anders. Friederich II. weilte meist in Italien, hatte aber paradoxerweise für den deutschen Raum grosse Bedeutung, bedingt auch durch seine fürstenfreundliche Politik und den Mainzer Reichslandfrieden von 1235. Im 4. Kapitel spielt Rexroth seine Stärken aus, nicht nur in den Teilen über die dualistische Reichsverfassung und die Bedeutung der Reichsfürsten und des Wahlkönigtums, hier wird fruchtbar ein Vergleich mit anderen Königtümern angestellt, sondern auch in der Diskussion um das sozialgeschichtlich Spezifische des späten Mittelalters: Krisenzeit oder nur neuzeitliche beziehungsweise moderne Projektionen? In Anlehnung an F. Graus spricht Rexroth hier von einem durchaus vorhandenen Krisenbewusstsein, welches durch die sozialen Umschichtungen und die Pest bedingt war. Inwiefern die bäuerliche Gruppenkultur jedoch bereits kommunalistische Vorstellungen des Widerstands für die neuzeitlichen Bauernrevolten parat hielt, wäre noch weiter zu klären. Verhältnismässig kurz fällt das Kapitel zum Aufstieg des Hauses Österreich (1400–1495) aus, gerade die Bedeutung der langen (1440–1493) bereits zeitgenössisch, nicht aber von Rexroth, als nachlässig bezeichneten Herrschaft Friedrichs III. für die Reichsgeschichte und insbesondere für Europa hätte wie sein Sohn und Nachfolger Maximilian I. etwas mehr Raum verdient. Rexroth bietet, abgesehen von diesem Ungleichgewicht einen ansprechenden, konzisen und die Grundzüge erklärenden Überblick. Wenn das Titelbild, ein aus vier verschiedenfarbigen Quadraten gebildetes Quadrat mit einem Kreis im links oben liegenden Quadranten, wenig zum «deutschen» Mittelalter assoziieren lässt und eher an abstrakte Kunst aus den 1960er-Jahren erinnert, so kann man nur vermuten, ob damit die Quadratur des Kreises der Verbindung von Politik- und Sozialgeschichte gemeint ist, die Rexroth doch auf so knappem Raum durchaus gelungen gemeistert hat.

Michael Jucker (Münster)

GEORG SCHWAIGER, MANFRED HEIM
KLEINES LEXIKON DER PÄPSTE

MÜNCHEN, C. H. BECK, 2005, 134 S.,€ 9,90

Die Päpste und die wechselvolle Geschichte der jahrhundertealten Institution des Papsttums haben Generationen von Theologen, Historikern und Vertreter der Nachbardisziplinen beschäftigt und zu einer nicht mehr zu überblickenden Zahl von Publikationen veranlasst. Bei der Fülle der Veröffentlichungen ist der Orientierung suchende Leser dankbar für jedes Hilfsmittel, das über die Amts- und Würdenträger in der Nachfolge Petri kompakte und zuverlässige Informationen bietet. Genau diesen Anspruch erhebt das *Kleine Lexikon der Päpste* mit seinen 273 Artikeln über sämtliche Päpste und Gegenpäpste von Petrus bis Johannes Paul II., das die beiden Münchener Kirchenhistoriker G. Schwaiger und M. Heim bei C. H. Beck herausgegeben haben. Beide Verfasser sind aufgrund ihrer zahlreichen Monografien, Aufsätze und Lexikonartikel zu Themen der Papst- und

Kirchengeschichte ausgewiesene Kenner auf dem Gebiet.

Ein achtseitiger Beitrag über *Das Papsttum in der Geschichte* bietet einen Einstieg in die grösseren Zusammenhänge. Es versteht sich von selbst, dass eine Darstellung auf so wenig Raum nicht über den Anspruch einer knappen Skizze hinausgehen kann. Dieser kurze Überblick ist gelungen, wird durch die einzelnen Artikel ergänzt. Er bietet kurz und präzise die bedeutendsten Eckdaten zur Papstgeschichte und nennt die wichtigsten Etappen von der Frühzeit des Papsttums in der Antike, über das Reformpapsttum und den Investiturstreit im Hochmittelalter, das Avignonesische Exil, das Renaissancepapsttum und das Zeitalter der konfessionellen Spaltung, sowie über die epochemachende Französische Revolution bis ins 19. und 20. Jahrhundert. Danach folgen in 273 Artikeln die Päpste und Gegenpäpste von A bis Z von Adeodatus bis Zosimus einschliesslich der fiktiven Päpstin Johanna. Daran schliesst sich eine chronologische Papstliste inklusive der Gegenpäpste an, die eine gute chronologische Orientierungshilfe ist. Das abschliessende Quellen- und Literaturverzeichnis ist eine nützliche Auswahlbibliografie, die alle wichtigen Standardwerke enthält und dem Anspruch gerecht wird «Zugänge zur eingehenden Beschäftigung mit der Geschichte des Papsttums (zu) eröffnen». (131) Die knappe Darstellung des *Kleinen Lexikons der Päpste* hat ihre deutlichen Grenzen. Das Lexikon eignet sich aufgrund seiner Übersichtlichkeit und Handlichkeit dem Charakter der Buchreihe entsprechend gut zur ersten Orientierung.

In einem prosopografischen Lexikon können die einzelnen Artikel alphabetisch aufeinander folgen; zwingend notwendig ist dies nicht, man vergleiche etwa das *Lexikon der Päpste. Mit Namen und Fakten zur Papstgeschichte* (2. Aufl., Regensburg 1988) von R. Fischer-Wolpert, das in der Liste der Päpste in der zeitlichen Abfolge dem Leser die Möglichkeit bietet, sich bequem über unmittelbare Vorgänger und Nachfolger eines Papstes zu informieren, ohne sich diese erst über die chronologische Papstliste erschliessen zu müssen. Beide Varianten haben Vor- und Nachteile. Kommt es auf eine zusammenhängende Darstellung an, empfiehlt sich die Lösung von Fischer-Wolpert, die sich auch als Geschichte des Papsttums lesen lässt. Wird das Buch als reines Nachschlagewerk für knappe Sachinformationen benötigt, hat die alphabetische Auflistung als Index der Päpste bei Schwaiger und Heim Vorzüge.

Jeder Artikel bietet den Namen des Papstes resp. Gegenpapstes, seine Amtszeit, Herkunft, Werdegang in der Amtskirche/Kurie. Dabei ist die Informationsfülle entsprechend der jeweils historisch bedingten zeitgenössischen Überlieferungssituation sehr disparat – und entsprechend unterschiedlich fällt der Informationswert der einzelnen Artikel aus. Die schwierige Überlieferungssituation für die ersten Jahrhunderte wird gelegentlich – und dann nur am Rande – thematisiert. So heisst es etwa, dass das Pontifikat Marianus' II. (942–946) «nachrichtenarm» (92) gewesen sei, was für das *Saeculum obscurum* (10. Jahrhundert) nicht weiter überrascht. Die Vorstellung der Würdenträger der übrigen Jahrhunderte der Vormoderne und Neuzeit ist ausgewogen, eine deutliche Gewichtung liegt im 19. und 20. Jahrhundert, was sich nicht zuletzt mit den Forschungsschwerpunkten der beiden Autoren erklären lässt und die zum Teil überzeugendsten Artikel bietet.

Der Anspruch des Lexikons, in den einzelnen Artikeln Auskunft über das mäzenatische Wirken der einzelnen Würdenträger zu berichten, erschöpft sich häufig in der lapidaren Feststellung, wie es bei Clemens XI. (1700–1721) beispielsweise heisst: «Er förderte Kunst und Wissenschaft.» Nur in Ausnahmefällen werden besondere Leistungen hervorgehoben,

wie etwa die Gestaltung des Petersplatzes durch Bernini unter Alexander VII. (1655–1667) oder die Bereicherung der Vatikanischen Bibliothek durch Alexander VIII. (1669–1691). Julius II. (1503–1513) nahm herausragende Künstler wie Bramante, Michelangelo und Raffael in seine Dienste und machte Rom zum Mittelpunkt der italienischen Renaissance. Der entsprechende Artikel nennt die Grundsteinlegung zum Neubau der Peterskirche (1506), den Auftrag an Michelangelo zur Gestaltung des Grabmals sowie die Ausmalung der Sixtinischen Kapelle.

Der Versuch, das persönliche Wesen einiger Päpste zu charakterisieren, führt bei der Kürze der Darstellung und einer manchmal unzeitgemäss wirkenden Wortwahl oft zu plakativen Aussagen von bisweilen zweifelhaftem Informationswert. Etwa heisst es über Clemens XIII. (1758–1769), er «war gebildet und liebenswürdig, aber ängstlich und unentschlossen». (46) Sein namensgleicher unmittelbarer Nachfolger Clemens XIV. (1769–1774) sei «wohlmeinend, auch um Kunst und Wissenschaft verdient» gewesen und «wurde über den Tod hinaus viel verleumdet». Welcher Art die Verleumdungen waren und in welchem Zusammenhang sie etwa mit der während seines Pontifikats erzwungenen Aufhebung des Jesuitenordens oder dem angespannten Verhältnis zu den Staatskirchen in den von Bourbonen regierten Staaten und zur Reichskirche spielten, bleibt unerwähnt. Dass Eugen IV. (1431–1447) ein «mönchisch-ernster, sittenreiner Mann» ohne diplomatisches Geschick gewesen sei, (52) gehört ebenfalls zu diesen etwas störenden Wertungen. Was soll die konfessionalistische Bemerkung, dass Leo XI. (1605), dessen vierwöchigem Pontifikat im April 1605 eine Karriere unter anderem als Legat Clemens' VIII. in Frankreich vorausging, «klug gegen hugenottische Einflüsse vorging»? (88) Eine unparteiische Darstellung wäre wünschenswert gewesen. Dagegen liest sich der Artikel zur Legende des 13. Jahrhunderts über die angebliche Päpstin Johanna im 9. Jahrhundert nicht ohne Unterhaltungswert, wenn die Autoren schreiben: «Die Fabel wurde vom 13 Jh. bis Mitte des 16. Jh. meist geglaubt, gelegentl. bis ins 20. Jh. gegen das Papsttum verwendet. Den Kern der Legende bildeten unter anderem wohl eine röm. Volkssage, anknüpfend an eine verstümmelte antike Statue, eine missdeutete Inschrift und die Vermeidung einer für Prozessionen zu engen Gasse. Obwohl die Ungeschichtlichkeit längst erwiesen ist, wird die Fabel heute gelegentl. vom Feminismus aufgegriffen.» (74) Die Liste liesse sich fortsetzen.

Muss sich das *Kleine Lexikon der Päpste* an anderen neueren Veröffentlichungen über das Papsttum messen lassen? Das bei Reclam erschiene Lexikon der Päpste von J. N. D. Kelly, in der zweiten, aktualisierten Auflage von 2005, ist ungleich umfangreicher (381 S. inkl. Register) und bietet dementsprechend mehr Sachinformationen in den einzelnen Artikeln. Kelly verzichtet auf einen einleitenden Aufsatz zum Papsttum bietet aber im Anhang etwas, was man im *Kleinen Lexikon der Päpste* vermisst: ein Glossar mit der hilfreichen Erläuterung von Fachbegriffen. Phänomene der Kirchengeschichte wie etwa der *Febronianismus, Jansenismus, Monotheletismus* oder dem *Pelagianismus* werden hier knapp und gut verständlich erklärt, während Schwaiger und Heim die Begriffe in ihren Artikeln benutzen und dem Leser ohne umfassende theologische und historische Ausbildung die Erläuterung oft schuldig bleiben. Der Verzicht auf ein Glossar zählt, bei allen Vorzügen des *Kleinen Lexikons der Päpste* zu den bedauerlichen Versäumnissen der Autoren – es hätte Redundanzen vermieden und begriffliche Klarheit geschaffen. Ein Register, das hilfreich bei der Suche

nach Persönlichkeiten wie zum Beispiel Luther oder Galileo Galilei wäre, fehlt ebenso.

Doch der Vorzug des *Kleinen Lexikons der Päpste* liegt darin, dass es im Vergleich zu ähnlichen Werken wirklich alle Päpste enthält. Es bietet, wenn auch bisweilen nur in sehr knapper Form, Artikel über jeden Papst beziehungsweise Gegenpapst. Abgesehen von den besprochenen Einschränkungen scheint das Lexikon zuverlässig zu sein und kann Studierenden sowie historisch und theologisch Interessierten empfohlen werden.

Stefan Ast (Münster)

MAURIZIO BINAGHI **ADDIO, LUGANO BELLA** GLI ESULI POLITICI NELLA SVIZZERA ITALIANA DI FINE OTTOCENTO (1866–1895)

LOCARNO, ARMANDO DADÒ EDITORE, 2002, 679 P., FR. 49.–

Ce gros volume relié, sorti en septembre 2002, était déjà épuisé dans le courant de l'année suivante; il a fallu en faire un second tirage, disponible depuis janvier 2005. D'où le retard de ce compte rendu. «Addio, Lugano bella …» est le début d'une célèbre chanson anarchiste, écrite par Pietro Gori dans sa prison tessinoise, à la veille de son expulsion de Suisse, en 1895, avec une vingtaine de ses compagnons. Cet épisode marque la fin de cette étude d'ensemble sur les réfugiés politiques au Tessin depuis l'achèvement de l'unité italienne. Le second volume de G. Martinola sur *Gli esuli Italiani nel Ticino* (Lugano 1994) traitait déjà de la période 1866–1870, mais en se bornant aux Italiens et à Mazzini, tandis que Binaghi élargit son propos, procédant par exemple à une analyse détaillée de l'expédition Nathan, la dernière incursion armée partant de Suisse contre un pays voisin, au printemps de 1870, à laquelle Martinola consacre moins d'une page. En outre, ce ne sont plus seulement les Italiens mais également les autres étrangers qui sont étudiés: Bakounine, des réfugiés de la Commune de Paris, des socialistes allemands par exemple.

Le grand mérite de l'auteur, c'est de ne pas s'être borné aux sources locales, tessinoises, mais d'avoir recherché tous les documents susceptibles d'éclairer son sujet: fonds du Ministère public de la Confédération et du Département politique à Berne; papiers d'Andrea Costa à Imola; correspondances politiques, dont celle des consuls de Lugano, au Ministère des Affaires étrangères de Rome; Casellario politico centrale et papiers divers de l'Archivio Centrale dello Stato. Le croisement de ces documents permet à l'auteur d'apporter de nombreuses précisions sur les personnages qui apparaissent et de jeter un regard critique sur nombre d'événements. Les pièces officielles qui en forment la majorité sont fréquemment fondées sur des rapports policiers eux-mêmes inspirés par ceux de mouchards. Souvent ils constituent malheureusement la seule documentation dont nous disposons sur les réfugiés et leurs organisations, les papiers de ceux-ci ne nous étant généralement pas parvenus. Documentation partiale donc, orientée par la conjoncture politique et les phobies officielles, qu'il faut soumettre à une critique minutieuse. Ce que fait l'auteur, mais peut-être pas toujours suffisamment, car le lecteur profane n'est souvent pas à même de détecter l'invraisemblance ou la fausseté de certaines pièces. Ainsi de ce rapport du gouvernement tessinois à Berne, en 1878, qui mentionne Catherine Katkov, la nouvelle conquête de Benoît Malon, et lui attribue sans autre les romans parus sous le pseudonyme André Léo, celui de la précédente compagne de l'ancien communeux, qui venait de s'en séparer… On ne saurait

reprocher aux autorités tessinoises de ne pas avoir suivi la vie sentimentale de ceux qu'elle surveillait, mais l'auteur aurait pu relever l'incongruité involontaire de ce rapport. D'ailleurs si Binaghi a fort bien montré le rôle de Malon au sein de l'Internationale italienne, il a quelque peu négligé celui que le rédacteur du *Socialisme progressif,* édité à Lugano, a joué dans la renaissance du mouvement ouvrier français. L'ouvrage récent consacré à Malon *(Du Forez à la Revue socialiste,* St-Etienne 2000) lui aurait apporté d'utiles compléments. Il en va de même des deux volumes de souvenirs d'Eduard Bernstein, qui a vécu au Tessin, en compagnie de Malon et d'autres socialistes.

Ces petites lacunes ne doivent toutefois pas faire oublier l'étendue de la documentation et le choix judicieux des travaux essentiels dans l'océan des publications italiennes. Cela permet à l'auteur d'insérer ses acteurs dans le mouvement général de leur temps et de ne pas arrêter son regard aux frontières du Tessin ou de la Suisse, ce qui constitue une des mérites essentiels de l'ouvrage.

Les exilés politiques appartiennent à diverses catégories qui se succèdent par vagues au cours des années, comme le montre fort bien Binaghi. Même quand ils se réclament d'une même école, l'auteur discerne des différences d'une génération à l'autre; ainsi les républicains des années 1870–1880 ne sont plus les mêmes que leurs prédécesseurs, du temps de Mazzini; il en va de même des «internationalistes» anarchistes des années 1875–1880 et de ceux de 1890–1895. L'exil n'est pas réductible à une seule catégorie traversant toutes les époques. D'où la nécessité de la périodisation proposée par Binaghi. Cela lui permet un exposé par thèmes, classés chronologiquement. Malgré quelques redites qui auraient été facilement évitables, ce sont des pages claires et convaincantes.

Autre élément, l'insertion de la question des exilés dans les luttes politiques extrêmement violentes du Tessin, qui connaîtra deux interventions et occupations fédérales. C'est une situation extrêmement complexe et changeante, analysée avec finesse. Qu'il suffise de relever, à titre d'exemple, que le consul d'Italie à Lugano, jusqu'en 1884, chargé de la surveillance des exilés, appartient à La loge des francs-maçons, non reconnue par l'Alpina, en compagnie de quelques réfugiés. Dans quelle mesure les exilés italiens ont-ils soutenu les radicaux tessinois, c'est ce qu'il est difficile de déterminer. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont bénéficié de la sympathie et de l'aide de la gauche radicale. Celle-ci a d'abord protégé les républicains, puis elle n'a pas hésité à faire de même pour les internationalistes socialistes et anarchistes, ce qui accrut encore les tensions déjà vives entre le gouvernement tessinois et le Conseil fédéral. Toutefois cette attitude va se modifier à l'égard des nouveaux anarchistes qui affluent à partir de 1891. C'est que, comme le montre bien l'auteur, la situation s'est modifiée; la vague d'attentats annarchistes influe sur l'opinion publique et les libertaires sont perçus comme un danger. Caserio, l'assassin du président de la République Carnot, en 1894, n'a-til pas séjourné à Lugano? Ce n'est plus seulement Rome, mais aussi Paris qui demande des mesures contre la colonie anarchiste du Tessin. Et la Suisse s'incline. Le Conseil d'Etat tessinois et le procureur général de la Confédération avaient voulu épargner quelques anarchistes à la tête d'entreprises florissantes; le Conseil fédéral, de sa propre initiative, les ajoute à la liste des expulsés. «Addio, Lugano bella …»

Marc Vuilleumier (Genève)

GIORGIO MANGINI (ED.) UN PROFILO A PIU VOCI ATTI DELLA GIORNATA DI STUDI SULLA FIGURA E L'OPERA DI PIER CARLO MASINI. BERGAMO, SALA CURO, 16 GENNAIO 1999. CON AGGIUNTA DI ALTRI CONTRIBUTI

NUMERO MONOGRAFICO DI BERGOMUM. BOLLETTINO DELLA CIVICA BIBLIOTECA ANGELO MAI DI BERGAMO 3 (2001), 252 P.

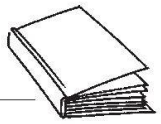
Pier Carlo Masini (1923–1998) était un historien connu de tous ceux qui se sont intéressés à l'anarchisme et aux débuts du mouvement ouvrier et socialiste en Italie. Auteur d'ouvrages et surtout d'innombrables contributions et articles (dont très peu ont été traduits en français), il était apparu à plus d'une reprise sur les écrans de la télévision de la Suisse italienne, dans les années 1970 surtout, et avait participé à des colloques et prononcé quelques conférences au Tessin. Il faut dire que nombre des personnages dont il s'est occupé y ont séjourné plus ou moins durablement à commencer par Bakounine et par le républicain A. Ghisleri, dont Masini découvrira et utilisera les papiers.

S'il nous a paru utile de signaler ce recueil, ce n'est pas pour retracer les grandes lignes de l'œuvre de Masini, mais parce qu'il constitue une excellente illustration de cet engagement politique et culturel qui caractérise l'historiographie italienne. Les discours commémoratifs des amis, mais surtout les quelque 70 pages de notes biobibliographiques, sobres et précises, dues à Giorgio Mangini et Franco Bertolucci, permettent au lecteur de se faire une idée de la personnalité de Masini et des valeurs éthico-politiques qui l'inspiraient.

Né dans la région de Florence, où il fit ses études, achevées en 1946 par une thèse de science politique sur les échos du saint-simonisme en Toscane, il faisait partie de ces jeunes étudiants qui, prenant conscience de la crise du fascisme, se réunissaient en petits groupes d'action politique. En 1942, dénoncé, Masini est emprisonné puis envoyé au *confino* (relégation), dans une région désolée du Sud où s'était illustrée, en 1877, *la banda del Matese* en tentant d'y déclancher la révolution sociale, épisode auquel il consacrera l'un de ses premiers ouvrages d'historien. Libéré conditionnellement l'année suivante, il reprend ses activités politiques clandestines, adhère au Parti communiste et participe à la Résistance, sans toutefois prendre les armes. Mais le «tournant de Salerne» opéré par Togliatti ne lui convient pas et il abandonne le Parti pour se rallier aux anarchistes, collaborant activement à leurs nombreuses publications et parcourant inlassablement le pays pour des conférences de propagande, jusqu'à la fin de 1952. Libertaire, Masini est un individualiste, sensible et opposé à toute forme de domination, sociale ou individuelle. Dénué d'esprit sectaire, il n'approuve pas le repli sur elle-même de la Fédération anarchiste et souhaiterait la voir s'impliquer dans toutes les luttes sociales, politiques et idéologiques de l'époque, qu'il s'agisse des activités syndicales, du combat des partis, de mouvements de réforme religieuse. C'est cette orientation qui l'amènera plus tard à prendre ses distances de l'organisation anarchiste, sans pour autant abandonner ses idées libertaires. C'est également cette orientation qui est à l'origine de ses premières recherches historiques: le recours aux «pères fondateurs», Malatesta, Cafiero, lui permettant de motiver et de justifier sa position.

Ces premières études sont donc des travaux de circonstances, sur des thèmes qu'il ne cessera d'approfondir par la suite.

En 1953, notre anarchiste passe un concours et devient fonctionnaire administratif de l'instruction publique, charge qu'il remplira jusqu'à sa retraite, à Vercelli, Livourne et surtout Bergame où il demeu-



rera depuis 1958, jouant un rôle culturel important dans cette région de tradition catholique. Tout en conservant son orientation libertaire, Masini évolue; dès 1959 il est entré au Parti socialiste, puis se ralliera au Parti social-démocrate italien lors de la scission de 1971. Il le quittera, amer et déçu, en 1991, à la suite des affaires de corruption qui déconsidèrent nombre de dirigeants socialistes; à ses yeux, ceux-ci portent la responsabilité historique d'avoir détruit un siècle de socialisme en Italie.

Cette évolution politique est sensible dans la production historiographique de Masini. Non qu'il ait jamais abandonné ses travaux sur les anarchistes, et les socialistes, mais parce qu il y joint désormais des recherches sur les sources laïques, libertaires et humanistes de la démocratie italienne. D'où des volumes sur les poètes de la révolte, sur Manzoni, sur les «hérésies» du 19e.

Ajoutons encore que ce recueil, par ses allusions, nous permet, à travers la personne de Masini, de nous replonger dans l'atmosphère passionnée de l'historiographie italienne de la seconde moitié du siècle dernier.

Marc Vuilleumier (Genève)

CEDRIC HUMAIR
DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE ET ETAT CENTRAL (1815–1914)
UN SIECLE DE POLITIQUE DOUANIERE SUISSE AU SERVICE DES ELITES

BERN, PETER LANG, 2005, 870 S., FR. 70.–

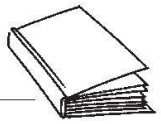
Wer ein 870-seitiges Buch zur Schweizer Zollpolitik im 19. und 20. Jahrhundert schreibt, der braucht dafür nicht nur profunde Fachkenntnisse, sondern ebenfalls Ausdauer und Mut: Quellen gibt es massenweise, und nicht wenig wurde auch schon publiziert. Und vor allem: Sexy und gross nachgefragt ist das Thema heute nicht. Die Materie ist trocken und nicht leicht vermittelbar. Gerade deshalb ist es zu begrüssen, dass der Autor den grossen Aufwand nicht gescheut hat, sich der Problematik anzunehmen, denn für die Geschichte des modernen schweizerischen Bundesstaates sind die Zölle selbst und die intensiven Diskussionen, die mit ihrer Einführung und ihrer Anwendung verbunden waren, von zentraler Relevanz.

Die Studie besticht zunächst durch ihren Ansatz, die Thematik multiperspektivisch anzugehen und sie aus den Sichtweisen sowohl der *longue durée* als auch der kurz- und mittelfristigen Fokussierung abzuhandeln. Dadurch gelingt es dem Verfasser, Kontinuitäten und Zäsuren sowie die wichtigsten Durchbrüche und Blockaden aufzuzeigen. Geschildert wird zunächst das Scheitern der vor 1848 unternommenen Versuche, die divergierenden politischen und wirtschaftlichen Interessen unter einen Hut zu bringen, was konkret zur Folge hatte, dass das Land als Ganzes bis zu diesem Zeitpunkt zollpolitisch aktionsunfähig blieb. Bekanntestes Beispiel ist das Retorsionskonkordat gegenüber Frankreich von 1822: Es hatte keine zwei Jahre Bestand und wurde nie von allen Ständen mitgetragen. Umso beeindruckender ist es, dass es dem jungen Bundesstaat in nur kurzer Zeit gelungen ist, ein Zollsystem zu schaffen, das es der Eidgenossenschaft trotz verhältnismässig tiefen Ansätzen ermöglichte, sich zu finanzieren, die Binnenzölle abzulösen und eine eigenständige Zoll- und Aussenhandelspolitik zu praktizieren. Zwar haben sich die Akzente mit der Zeit verschoben, doch insgesamt hat sich das Modell mehr als ein halbes Jahrhundert als leistungs- und entwicklungsfähiges Politinstrumentarium bewährt. Das Wort des grossen visionären Wurfs, dessen Fehlen in der Politik heute gern beklagt wird, ist hier für einmal durchaus angebracht.

Humair hat es verstanden, mit minutiöser Detailarbeit plastisch darzustellen, welche wirtschaftlichen Kreise als treibende Kräfte der Zollpolitik agierten und wie sie dabei vorgegangen sind. Lag die Initiative 1848 vor allem bei freihändlerisch orientierten Bankiers und Kaufleuten aus Basel-Stadt, so verlagerten sich die Schwerpunkte im letzten Viertel des Jahrhunderts ins Innere des Lands: Tonangebend wurden nun Zürich und die Bauwollindustrie, deren Exponenten eine moderate Kampfzollpolitik vertraten. Hinzu kamen die Landwirtschaft und das Gewerbe als Promotoren einer dezidierten Schutzzollpolitik. Neu rückte dabei die organisierte Interessensvertretung in den Vordergrund, wie sie sich 1870 zunächst in der Gründung des Dachverbands des Schweizerischen Handels- und Industrievereins (SHIV) mit dem sogenannten Vorort als Zentralorgan und später in der Bildung zahlreicher weiterer wirtschaftlicher Vereinigungen niederschlug. Dabei formierte sich gegen Ende des 19. Jahrhunderts eine Allianz zwischen dem SHIV, dem Bauern- und dem Gewerbeverband, die auf einem bürgerlich orientierten Kurs der flexibel praktizierten Kampf-, Interventions- und Schutzzollpolitik basierte, welche innenpolitisch in erster Linie gegen die Forderungen der Gewerkschaften und der Linken ausgerichtet war. Wichtig war in dieser Hinsicht nicht zuletzt auch der Diskurs, den die Landwirtschaft beziehungsweise ihr Zentralverband entwickelten und der dem Bauernstand die Mission zuschrieb, «die Burg eines geordneten Staatswesens» zu sein und den Gegenpol zur «leicht erregbaren, politisch rücksichtslosern Volksmasse, die aus der Industrie erwachsen ist», zu bilden. (421 f.)

Von grossem Interesse sind auch die Darstellungen zur Aussenhandelspolitik des Bundesstaates, insbesondere, was die Aushandlung der bilateralen Abkommen mit den Nachbarstaaten und weiteren Staaten in Europa anbetrifft. Hier wird zum einen klar ersichtlich, dass der Bundesrat schon früh eine Politik verfolgte, die gezielt und systematisch die Öffnung ausländischer Märkte anvisierte, und zum andern lässt sich sich sehr schön rekonstruieren, wie die osmotische Kooperation zwischen Staat und Wirtschaft beziehungsweise zwischen Verbänden und Verwaltung zu erklären ist und wie es den grösseren Branchen und einzelnen staatlichen Stellen gelang, ihre Interessen durchzusetzen und ihre Position zu stärken. Speziell hervorzuheben ist dabei das schon fast harmonische Zusammenspiel zwischen Bundesrat Numa Droz und dem langjährigen Vorortspräsidenten Conrad Cramer-Frey, der zugleich auch Nationalrat war und der seine Schlüsselpositionen ebenso diskret wie effizient zu nutzen wusste, um die komplexen und nicht unumstrittenen Vorlagen durch das Parlament zu bringen.

Selbst wenn viele Befunde der vorliegenden Studie schon seit längerem bekannt sind, so kann aufgrund der umfangreichen Untersuchungen mehrfach auch auf Sachverhalte hingewiesen werden, die nun in neuem Licht erscheinen. Dazu zählt etwa die Erkenntnis, dass der erste Schweizer Zolltarif von 1851 keineswegs ein reiner Fiskalzolltarif war, wie dies oft behauptet wurde, sondern sehr wohl auch Schutzzollpositionen aufwies, um beispielsweise die Eisenindustrie des Kantons Bern am Leben zu erhalten. Auch das gerne kolportierte Bild, dass der liberale Bundesstaat darauf verzichtet hätte, sich interventionistisch zu betätigen, und dass gerade dadurch das wirtschaftliche Wohl des Lands mit Erfolg gefördert worden wäre, lässt sich so nicht halten. Wirtschaftspolitisch war der Bund seit jeher aktiv, und dies nicht zuletzt auf Wunsch der Wirtschaft selbst, wie man spätestens seit Erich Gruner weiss. Humair zeigt es gleich mehrfach mit eindrücklichen Fallbeispielen auf. Deutlich zu erkennen ist hier auch, dass die wichtigsten



Verbände – und mit ihnen die Verwaltung – über alle inhaltlichen Divergenzen hinweg gezielt die Strategie verfolgten, ihren Handlungsspielraum im politischen Entscheidprozess laufend zu erweitern.

Das Buch stellt eine eindrückliche Forschungsleistung dar. Man liest es mit Gewinn: 100 Jahre schweizerischer Wirtschaftspolitik werden hier mit ausgeprägtem Sinn sowohl für das exemplarische Detail als auch für die Herausbildung und den Verlauf der wichtigsten Entwicklungsstränge dargestellt. Es gibt indes verschiedentlich auch Punkte, die zu Bemerkungen und Fragen Anlass geben. Dazu zählt zunächst die Quellenwahl. So wurde davon abgesehen, das Schriftgut oder die Archive wichtiger Regionalverbände wie beispielsweise der Kaufmännischen Gesellschaft Zürich und der *Association commerciale et industrielle genevoise* auszuwerten. Gewiss hatte der damalige Vorort eine starke Stellung: Für die Rekonstruktion der verbandsinternen Meinungsbildung und der Abstimmung unterschiedlicher regional- und branchenspezifischer Interessen sollten aber auch die Diskussionen an der Basis mit einbezogen werden. Bei der Presse hätte man zudem das vormals führende Wirtschaftsblatt des Lands, die *Schweizerische Handelszeitung*, konsultieren müssen, die im Unterschied zur PR-Postille, welche heute diesen Namen trägt, früher wegen ihrer hohen Kompetenz geschätzt, aber auch gefürchtet war und sich sowohl als Forum für die Wirtschaft als auch als eigenständiges meinungsbildendes Organ mit viel Beachtung an der öffentlichen Diskussion beteiligt hat.

Schade auch, dass begrifflich und konzeptionell vieles an der Oberfläche bleibt. Kann man es damit bewenden lassen, um nur ein Beispiel zu erwähnen, den Begriff der Elite im Titel zu gebrauchen, ohne ihn im Text näher zu erläutern, beziehungsweise sich mit einem Fussnotenverweis auf eine Studie von 1970 zu begnügen, auf die dann aber nicht weiter eingegangen wird? (8) Hätte man hier, wie dies heute üblich ist, zwischen Funktions- und Werteliten unterschieden, dann hätte sich auch deutlicher rekonstruieren lassen, wie sich Elitezugehörigkeiten definieren, und zudem hätte man sich durchaus überlegen dürfen, wie der (volks)wirtschaftliche Leistungsausweis der behandelten Eliten einzuschätzen und zu werten ist. Seltsam mutet es auch an, die bereits erwähnte These, dass dem Bundesstaat von 1848 nur ein *effet marginal* für die sozialökonomische Modernisierung des Lands zugekommen sei, auf Hansjörg Siegenthaler abzustützen. Seinem in der Einleitung (6) wiedergegeben Zitat von 1985, das sie untermauern sollte, kann dies auf alle Fälle nicht entnommen werden: Es beschränkt sich vielmehr auf die Aussage, dass das Ausmass der unmittelbaren Modernisierungseffekte, die von der staatlichen Neuordnung von 1848 ausgegangen sind, vorläufig «unklar bleibt», was unseres Erachtens nach wie vor zutrifft: Dass der neue Bundesstaat die wirtschaftliche Entwicklung der Schweiz nach 1848 beeinflusst hat, dürfte mittlerweile unbestritten sein. Und dass er dabei, wie es Humair ausführt, eine Schlüsselrolle spielte, (741) stimmt in dieser allgemeinen Formulierung sicher auch. Was genau jedoch er messbar dazu beigetragen hat, ist weiterhin noch näher abzuklären.

Ferner hätte es der Studie gut getan, wenn der Anhang auch Darstellungen allgemeiner wirtschaftlicher Trends wie bspw. eine Übersicht zum dramatischen Preiszerfall in der Landwirtschaft enthielte, und das Buch hätte zusätzlich an Wert gewonnen, wenn für die Erklärung von Sachverhalten und Entwicklungen mehr auch nichtökonomische Faktoren mit einbezogen worden wären. Manches verdankt sich schlicht der Wirkungsmacht der Kontingenz, viel den Lernprozessen, die man bei der Austragung der oft Jahrzehnte dauernden Auseinandersetzungen

vollzogen hat, und nicht wenig auch dem damals weit verbreiteten Machbarkeits- und Fortschrittsglauben sowie zudem der Praxis, über den Kanal der Wirtschaftspolitik den liberalen Nationalstaat auszubauen und zu stärken. Es gibt hier noch viel zu untersuchen, und es wäre spannend, dies zu tun: Humair ruft es in Erinnerung, und man wünscht sich sehr, dass sein Appell nicht ungehört verhallt.

Benedikt Hauser (Uitikon Waldegg)

MICHAEL KÖHLER
JOHANN CASPAR SIEBER
EIN LEBEN FÜR DIE VOLKSRECHTE (1821–1878)

ZÜRICH, CHRONOS, 2003, 170 S., FR. 32.–

Johann Caspar Sieber zählt zu jenen vergessenen zürcherischen Persönlichkeiten des 19. Jahrhunderts, die von den 1840er-Jahren bis zur Demokratischen Bewegung eine oppositionelle Kontinuität verkörperten und deswegen wiederholt in Konflikt mit den bestehenden Verhältnissen kamen. Der aus einer Bauernfamilie in Seebach (heute Zürich) stammende Sieber absolvierte das von den Liberalen gegründete Lehrerseminar Küsnacht, wo ihn der Direktor Ignaz Thomas Scherr stark beeinflusste. Nach zwei Jahren erhielt er die Befähigung zum Sekundarlehrer. 1841 wurde er Sekundarlehrer in Wetzikon, aber schon 1843 aufgrund seines religionskritischen Unterrichts durch das Obergericht wegen Amtspflichtverletzung zu einer Busse und zu fünf Jahren Berufsverbot verurteilt. Nach einem Aufenthalt im Kanton St. Gallen war er Lehrer in Murten, wurde hier aber wegen seiner radikalen Haltung zweimal, 1847 und 1848, von den kantonalen Behörden aus dem Kanton weggewiesen und war danach journalistisch und publizistisch in Bern tätig. 1850 kehrte er in den Kanton Zürich zurück, wo er bis 1869 Sekundarlehrer in Uster war. Hier gehörte er zu jenem Personenkreis, der schon früh in Opposition zum «System Escher» stand. 1865–1869 gab er die Zeitung *Der Unabhängige* heraus, in dem er die Demokratische Bewegung mit vorbereitete. Nach deren Erfolg wurde er 1869 in den Regierungsrat gewählt, wo er die Erziehungsdirektion übernahm. Das von ihm ausgearbeitete neue Schulgesetz scheiterte 1872 als zu weit gehend in der Volksabstimmung, doch noch im gleichen Jahr wurde eine gemässigtere Vorlage angenommen. Als Sanitätsdirektor ab 1875 widmete er sich hygienischen Fragen, sein letztes Amtsjahr als Direktor des Innern war von gesundheitlichen Problemen überschattet.

Dass Sieber durch eine Studie dem Vergessen entrissen wird, ist zu begrüssen. Leider genügt die vorliegende, auf einer Lizentiatsarbeit beruhende Veröffentlichung den Anforderungen an eine moderne biografische Untersuchung nicht. Eine Fragestellung fehlt, der Autor begnügt sich, dieses Leben in einer zu stark auf Sieber fokussierten und durch Wiederholungen ermüdenden Erzählung nachzuzeichnen. Dabei stützte er sich ausgiebig auf die vorhandene, mehr als 100 Jahre alte Sieber-Literatur. Die Bedeutung des vom Verfasser benutzten Nachlasses von Sieber wird weder nach Umfang noch nach Inhalt deutlich. Weshalb er aus den in der Zentralbibliothek Zürich deponierten Nachlässen Siebers Briefe an Johann Jakob Treichler, nicht aber diejenigen an Salomon Vögelin oder an Reinhold Rüegg benutzte, bleibt ebenso unklar. Erklärungen zu den ideengeschichtlichen Hintergründen von Siebers politischem Denken fehlen fast ganz oder sie werden falsch beurteilt, jedenfalls haben sie – soweit eine Passage aus dem Programm eines 1851 von Sieber gegründeten politischen Vereins zu beurteilen erlaubt, in dem er sich auf Kossuth, Mazzini, Ledru-Rollin, Ruge und Fröbel beruft –, entgegen der Meinung des Autors

mit Karl Marx gar nichts zu tun. Hingegen hatte Sieber in Bern Ende der 1840er-Jahre Kontakte zur deutschen Emigration, darunter zu Christian Essellen, dessen Biografie, anders als der Verfasser behauptet, in den Grundzügen bekannt ist. Ebenso wenig wird das politische Netzwerk, in dem sich Sieber im Kanton Zürich bewegte und in und mit dem er die Positionen der späteren Demokratischen Bewegung mitentwickelt und vorangetrieben hat, ausgeleuchtet. Deshalb bleiben auch die Ausführungen über Siebers Zeitung *Der Unabhängige* unbefriedigend: Sie kommen kaum über eine Nacherzählung hinaus. Positiv zu vermerken sind zwei Abschnitte, die auf dem Aktenstudium der Verfahren und Prozesse basieren, in die Sieber aufgrund seines Engagements verwickelt wurde. 1843 beanstandete der Erziehungsrat Siebers republikanische und antireligiöse Lehrinhalte und dokumentierte sie in eindrücklichen, Schüleraufsätzen entnommenen Zitaten. 1855 kritisierte Sieber in der Presse die Zustände in den Fabriken des «Spinnerkönigs» Heinrich Kunz und monierte Versäumnisse der Behörden, nachdem einem Arbeiter nach einem Unfall ein Arm amputiert werden musste. Kunz überzog Sieber sofort mit Prozessen, rekurrierte gegen ihm ungenügend erscheinende Urteile vor Obergericht und erreichte, dass Sieber zu empfindlichen Bussen verurteilt wurde. Wenig später zeigte Sieber denn auch, wie aus seinen Briefen an Treichler hervorgeht, Interesse an den Diskussionen um das kantonale Fabrikgesetz, ohne aber darauf Einfluss nehmen zu können. Daran anschliessende Bemerkungen zu Siebers Verhältnis zur entstehenden Arbeiterbewegung sucht man indes vergeblich. Der Autor trägt wohl einzelne neue Aspekte zur Biografie Siebers bei, doch steht eine wissenschaftlichen Ansprüchen genügende und lesbare Darstellung dieses Lebens noch aus.

Markus Bürgi (Zürich)

BEATRICE SCHUMACHER
IN BEWEGUNG
GESCHICHTE DER GEMEINDE EMMEN,
BD. 2: 19. UND 20. JAHRHUNDERT

EMMENBRÜCKE, DIE REGION, 2004, 356 S., FR. 80.–

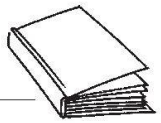
Die Gemeinde Emmen im Kanton Luzern war ein eher ärmliches, katholisch und ständisch geprägtes Bauerndorf, das im 19. Jahrhundert als Standort eines Eisenwerks zum «Industriedorf» wurde. Das erste Drittel des 20. Jahrhunderts war von einer soliden bürgerlichen Lokalpolitik geprägt. Der Militärflugplatz war das Vehikel aus der Krise der 1930er-Jahre. Der Nachkriegsboom brachte dann Wachstum, Wohnungsbau und Arbeitsplätze, damit verbunden waren Zuwanderung und Agglomerisierung. Typisch für diese von zahlreichen Schweizer Mittellandgemeinden geteilte Entwicklung waren das Beharren der alten Ortsteile auf ihrer Teilidentität und das Versäumnis, ein neues Zentrum mit Identifikationspotenzial zu schaffen. Die Debatten um Zonenpläne und Strassenbauten verschlangen jedes Kulturprogramm im Ansatz. Der Niedergang der ansässigen Industrie und der damit verbundene Verlust von Arbeitsplätzen zog soziale Konflikte nach sich, die frühere Versäumnisse an den Tag brachten. In Emmen war eine unglückliche Folge die politische Verknüpfung des Wohlstandsverlustes mit der Zuwanderung: Nach der Einführung des Einbürgerungsverfahrens mittels Volksentscheid an der Urne im Jahr 1999 wurden Einbürgerungsgesuche von Menschen aus den Balkanländern systematisch abgelehnt. Die Gemeinde geriet nachhaltig in die negativen Schlagzeilen.

Angesichts der schlechten Presse hätte der Gemeinderat eine harmonisierende Dorfchronik in Auftrag geben können. Das Wagnis, stattdessen eine moderne, problemorientierte Ortsgeschichte verfassen zu lassen, ist deshalb ein besonderes

Verdienst. Der Basler Historikerin Bea Schumacher ist eine kritische Studie gelungen, die sich mit der schwierigen Thematik offen auseinander setzt. Sie stellt die Entwicklungen und Zusammenhänge, die zu den oben genannten Problemen führten, ins Zentrum und spürt der Geschichte einer heterogenen Gemeindeentwicklung nach. An ausgewählten Schwerpunkten untersucht die Autorin das Verhältnis von «grosser Geschichte» und dem Besonderen des Orts. Zwischen 1830 und 1870 ist das Nebeneinander von Land besitzenden Bauern, Taglöhnern und Eisenwerk das Thema. Von 1870 bis 1900 steht die Einführung der Schulpflicht und die Entwicklung der Schule im Zentrum. Dabei werden einerseits die Symbolkraft des Schulhauses neben der Kirche, andererseits die politischen Kämpfe um den Einfluss auf das Schulwesen thematisiert. Der Übergang zum «Industriedorf» prägte die Jahre zwischen 1900 und 1930. Hier ist die Herausbildung spezifischer sozialer Kulturmilieus nachgezeichnet. Das «Werden einer bürgerlichen Industriegesellschaft» prägte die Jahre 1918 bis 1942. Wohnungsnot, Bauboom und Zonenplanung bestimmten wie an vielen Orten in der Schweiz auch in der Geschichte von Emmen die Jahre zwischen 1940 und 1970. Daneben fügt sich ein Kapitel über Arbeitsmärkte und Migration zwischen 1950 und 1970. Das letzte Kapitel ist dem Gesicht der modernen Konsumgesellschaft am Beispiel von Emmen gewidmet und zeigt unter anderem den Kampf der Detaillisten um die Gunst der Kunden angesichts des 1975 eröffneten Shopping Center Emmen, des «grössten Einkaufsparadieses der Zentralschweiz».

Die nach sozialhistorischen Kriterien ausgewählten Themenschwerpunkte sind kombiniert mit einer mikrohistorischen Fallstudie der Gerliswilerstrasse, deren unterschiedliche Abschnitte in bestimmten Zeiträumen unter die historische Lupe genommen werden. Die Geschichte der Gerliswilerstrasse illustriert anschaulich die Schwierigkeiten der verpassten Zentrumsbildung. Dabei begibt sich die Autorin aufgrund ihrer Quellenbasis in Geschäfte und Restaurants, stellt die Freuden und Leiden von Familienbetrieben vor und ergänzt die Quellen durch fiktive Nacherzählung möglicher Szenen auf der Strasse. Hier beschreitet sie Neuland, ähnlich wie auch der Zürcher Emeritus Carsten Goehrke in seiner kürzlich erschienenen Alltagsgeschichte Russlands durch den Einschub fiktiver Kapitel die Aufmerksamkeit auf Geschichte auch als Erzählkunst lenkt. Das Narrativ gewinnt an Gewicht und Gestalten. Wagen sich Historikerinnen und Historiker nun an die Verwischung der Grenzen, anstatt Vorreiterinnen wie die Schriftstellerin Eveline Hasler (Anna Göldin, Ibicaba) aus der Ferne um ihre schriftstellerischen Freiheiten zu beneiden? Der Schritt ist mutig und begrüssenswert. Letztlich macht er einen Prozess des Ergänzens transparent und bewusst, der bei jeder Rekonstruktion mitspielt. Durch die «Aktivierung» dieses Bewusstseins eröffnen sich völlig neue Möglichkeiten.

Bea Schumacher untersucht ihre Thematik wie durch ein Brennglas exemplarisch an Einzelfällen. Dabei liegt das Interesse sowohl in den Kapiteln wie auch in der Fallstudie zur Gerliswilerstrasse weniger bei den konkreten und zuweilen von der Autorin imaginierten Akteuren, sondern eher bei den darzustellenden «Verhältnissen», bei den strukturellen Entwicklungen und den Institutionen. Die lebensweltliche und biografische Dimension historischen Erlebens und Erinnerns und das Individuelle, welches in diesem Kontext einen passenden Platz hätte, kommt trotz der zahlreichen Interviews und zitierten Akteure nicht zum tragen. Das es der Autorin nicht an Mut dazu mangelt, zeigt der Schritt zur bewussten Fiktionalisierung. Die Stadtgeschichte ist erkennbar das Ergebnis eines äusserst durchdach-



ten Konzeptes, das die Leserin auf jeder Seite begleitet, bis hin zum letzten Satz der Studie. Ein Ergebnis der Lektüre, das auf der soziostrukturellen Ausrichtung beruht, ist die Aufschichtung von Wissensbestandteilen während der Lektüre, die sich langsam zu einem Mosaik zusammenfügen. Dieses Mosaik ergibt das Bild einer Entwicklung, die jederzeit prekär war und zwischen Integration und Desintegration oszillierte. In diesem Bild ist die Problematik der Einbürgerungen ebenfalls enthalten, aber nicht dominant. Es ist das Bild eines heterogenen Orts, dessen Bestandteile dicht nebeneinander liegen und doch widersprüchlich sind. Dieses Bewusstsein prägt auch die Lokalpolitik und hat letztlich wohl zur Bereitschaft beigetragen, für die Ortsgeschichte eine Berufshistorikerin «von aussen» beizuziehen.

Formal ist die Geschichte Emmens sorgfältig gestaltet. Man findet sich im Buch gut zurecht. Hervorzuheben ist die ausgezeichnete «Leseanweisung», welche die Autorin in ihrer Einleitung gibt. Ein Header bietet jeweils zu Kapitelanfang eine kurze Zusammenfassung. Neben dem Textblock mit dem Lauftext der Kapitel befinden sich Randspalten und Bildlegenden mit Zusatzinformationen etwa über verwendete Quellen. Mit zusätzlichen Quellenausschnitten und Diagrammen verlocken die Randspalten zum Quereinstieg beim Blättern. Die blau und gelb unterlegten Textteile wirken, im Gegensatz zu den einheitlich grün unterlegten Strassenporträts, etwas verwirrend, da diesen Farben keine klare Funktion zugeordnet ist. Zur Orientierung trägt dagegen der umfangreiche Anhang mit Chronologie, Liste der Gemeindebehörden und dem Register bei.

Ihr Zielpublikum gibt die Autorin selbst in ihrer Einleitung an. Sie will Einwohnerinnen und Einwohner, alteingesessene wie neu zugezogene gleichermassen ansprechen und darüber hinaus auch ein Publikum, dass sich für historische Themen und übergeordnete Fragestellungen wie die Agglomerisierung des Mittellands, Migrationsfragen oder die Industrialisierung der katholischen Schweiz interessiert. Diese Gratwanderung zwischen Ortsgeschichte und *case study* ist der Autorin gelungen. Der Geschichte von Emmen ist zu wünschen, dass sie weitere Gemeinden dazu anregt, sich kritische, professionelle Ortsgeschichten zu leisten.

Monica Rüthers (Basel)

THOMAS MAISSEN
VERWEIGERTE ERINNERUNG
NACHRICHTENLOSE VERMÖGEN UND SCHWEIZER WELTKRIEGS-DEBATTE 1989–2004

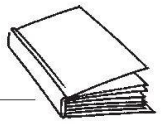
ZÜRICH, NEUE ZÜRCHER ZEITUNG, 2005, 729 S., FR. 68.–

Erst wenige Jahre liegt die hitzige öffentliche Debatte um die Rolle der Schweiz im Zweiten Weltkrieg zurück und droht schon in Vergessenheit zu geraten. Thomas Maissen rollt die ganze Affäre nochmals auf und präsentiert, in einer weitgehend chronologisch konzipierten, gut lesbaren Darstellung, jene in der Schweiz dramatisch zugespitzt erlebte Krise der Jahre 1995 bis 1998. Was der aufmerksame Zeitungsleser in jener Zeit von Woche zu Woche verfolgte, wird hier komprimiert und strukturiert zusammengetragen. Die zahlreichen Gespräche mit führenden Protagonisten aus allen Lagern erlauben manchen Blick hinter die Kulissen, der so bisher nicht möglich war. So wird, um nur ein Beispiel zu nennen, die Rolle von Sonderbotschafter Thomas Borer weit deutlicher, der in der entscheidenden Phase des Sommers 1998 den sich anbahnenden Kompromiss der Grossbanken zu hintertreiben suchte und weit eher bereit gewesen wäre, den Kampf gegen die jüdischen Organisationen und die angedrohten US-Sanktionen aufzunehmen. Man kann sich mühelos

ausmalen, welche politischen Konsequenzen ein solches Vorgehen in der Schweiz gehabt hätte. Ein Teil der schweizerischen Eliten wäre offensichtlich bereit gewesen, die bei einem derartigen Vorgehen absehbare antisemitische Eruption in Kauf zu nehmen.

Über die Chronologie spannt Maissen aber auch einen theoretischen Rahmen, vor dem die schweizerische Haltung nicht einfach nur hilflos und dilettantisch wirkt, sondern als Ausdruck eines sehr grundsätzlichen und vielfach bedingten Nichtverstehens. Die Einleitung entwirft ein (von Hansjörg Siegenthalers Überlegungen inspiriertes) Konzept, wie soziales Lernen in krisenhaften Prozessen voranschreitet. Das ausführliche Schlusskapitel greift die Fragen wieder auf. Heute befindet sich die Weltgesellschaft auf einer tastenden Suche nach universalen Werten. Da verbindliche Rechtsinstitutionen über den Nationalstaat hinaus erst in Ansätzen bestehen, gewinnen Medien und Moral in diesem Prozess einen zentralen Stellenwert. Dem weltweiten Gewicht der USA entsprechend gehen wesentliche Anstösse von dort aus. In den Vereinigten Staaten aber kam es zu jener Um- und Aufwertung des Holocaust von einem tragischen Teilaspekt der Geschichte des Zweiten Weltkriegs zu einem welthistorischen Schlüsselereignis, einer universalen moralischen Lektion: eine Universalisierung und Amerikanisierung des Holocaust, ohne die der ganze Konflikt unverständlich bleibt. Auch in Europa gewann der Holocaust – als Negativfolie – eine zentrale Rolle in der Begründung gemeinsamer Werte. Er wird heute immer stärker als eine auch gesamteuropäische Tat wahrgenommen und nicht nur als deutsches Verbrechen. Die Schweiz hingegen als am Krieg nicht direkt beteiligtes Land hielt, so Maissens zentrale These, an ihrer partikulären Sichtweise der Kriegserfahrung fest, die bei aller Kritik an «Einzelheiten» (so an der kaum mehr gerechtfertigten Flüchtlingspolitik) grundsätzlich als positive Leistung dargestellt wurde. Das nicht kriegführende Land hatte sich über Jahrzehnte für seinen erfolgreichen «Widerstand» gerühmt – und war kaum bereit, nun unter äusserem Druck von dem der nationalen Eitelkeit schmeichelnden Bild zu lassen. Das für Aussenstehende schwer nachvollziehbare Selbstbild prallte in den 1990er-Jahren heftig mit einer veränderten internationalen Konstellation zusammen. Dies geschah zu einer Zeit, als die schweizerischen Grossbanken verstärkt zu *global players* werden wollten und namentlich auf den lukrativen US-Markt drängten, was sie angreifbar machte. Von aussen gesehen hatte der Aufstieg des Schweizer Finanzplatzes das Fremdbild der Schweiz schon längst wesentlich mitbestimmt: es war über weite Strecken mit dem Bankenimage identisch.

Maissen beschreibt eine einzige Kette von Missverständnissen. Die Schweizer boten, als sie sich harter internationaler Kritik wegen der nachrichtenlosen Vermögen ausgesetzt sahen, eine gründliche Suche in den Bankarchiven und historische Abklärungen an, in einer Frage, die *historisch* gar nicht mehr restlos zu klären war. Im wesentlichen ging es, so Maissen, nicht um Historie, sondern um Verhalten und Sensibilitäten der Gegenwart. Hier aber agierten Banken und Landesregierung, als ob sie von allen guten Geistern verlassen gewesen wären. Gefragt waren Bereitschaft zur Kooperation und zur Übernahme von Mitverantwortung sowie symbolische Gesten. Statt dessen wurde die eigene Glaubwürdigkeit verspielt, «da es für diese nicht Wahrheit und Objektivität braucht, sondern Wahrhaftigkeit und Betroffenheit». (626) Die Banken aber agierten immer mit dem Blick auf die Öffentlichkeit in der Heimat: Einen «Kniefall» hätte man ihnen nie verziehen. «Anfangs war eine Entschuldigung unmöglich, weil man nicht wusste, wofür



eine untadelige Branche sich entschuldigen sollte; später, als die Gründe dafür bewusst geworden waren, war sie unmöglich, weil der zähe Aufklärungsprozess unter Druck und Beleidigungen erfolgt war, welche die Volksseele nicht verzieh.» (418) In der Schweiz nahm eine breite Öffentlichkeit den Konflikt als Angriff überlegener (amerikanischer und jüdischer) Mächte auf ein kleines und schwaches Land wahr. Die Schweiz aber war der weltweit viertgrösste Auslandinvestor; aus der Perspektive jüdischer Organisationen, die mit ihren Anliegen über Jahrzehnte abgewimmelt worden waren, kein David, sondern ein Goliath. Die eingesetzten Mittel waren die der Skandalisierung durch die Medien, wobei von einer zentral gesteuerten «Kampagne» nie die Rede sein konnte, wenn das auch in der Schweiz verbreitet so erlebt wurde. Angesichts ihrer Unfähigkeit zu einer Geste der Entschuldigung und einem symbolischen Zeichen von Einsicht und Betroffenheit, kam die schliesslich erreichte Lösung vom August 1998 die Grossbanken weit teurer zu stehen. Den Weg zur Lösung wies nicht die Suche nach der «Wahrheit», sondern ausgerechnet die viel verlästerte Sammelklage vor US-Gerichten im Namen von Holocaust-Überlebenden. Heute aber, wo dieser Teil des Konflikts beigelegt ist, wird die grundlegende Problematik in der Schweiz wieder auf die lange Bank geschoben: Nachrichtenlose Vermögen ganz anderer Dimensionen, aus der wirtschaftlich glänzenden Nachkriegszeit, viele davon aus Steuerflucht oder kriminellen Transaktionen stammend, dürften auf Schweizer Banken ruhen. Die angekündigte Gesetzgebung lässt bis heute auf sich warten.

Der Schweiz wohlgesonnene Amerikaner hatten immer wieder vergeblich nach dem Machtzentrum im Land, nach Gesprächspartnern gesucht, die verbindliche Zusagen machen konnten. Aber war das Verhalten des Bundesrats tatsächlich, wie Maissen feststellt, «symptomatisch für eine schwache Regierung, die sich aus ihrer Verantwortung zu ziehen pflegte, weil sie wusste, dass sie in der Auseinandersetzung mit Stärkeren keine gleichwertigen Machtmittel einsetzen konnte»? (633) Hier könnte man nach einer präziseren Umschreibung der bundesrätlichen Rolle fragen, in diesem und in anderen Fällen, man denke nur an das aktuelle Beispiel der wirtschaftlichen Beziehungen zu Südafrika. Maissen hebt bei Gelegenheit und nebenbei deutlich hervor, dass «auch die Teilnahmeverweigerung des Bundesrats durchaus eine Demonstration politischer Macht» war. (624) Vielleicht aber ist die Funktionsweise dieser eigentümlichen Regierungsform mit den Begriffen von «Schwäche» oder «Stärke» nur unzulänglich fassbar. Von Fall zu Fall wird bald die eine, bald die andere Seite ausgespielt, für das heimische Publikum anders als auf dem internationalen Parkett. Suggestion ist ein wesentliches Element staatlicher Selbstdarstellung – nicht nur in der Schweiz. Nicht von der Hand zu weisen ist aber der zentrale Schlusspunkt der Darstellung, die im brillanten Titel benannte «verweigerte Erinnerung»: Darin glich die Regierung einer Mehrheit der Bevölkerung. Kommt die Vergangenheit zur Sprache, so geht es selten ohne Verneigung vor der «Aktivdienstgeneration», die angeblich Hervorragendes geleistet hat – auch wenn einzelne «Fehler» oder «dunkle Flecken» eingeräumt werden. Die so anders gelagerte Erinnerung der europäischen Juden findet neben dieser beharrlich aufrecht erhaltenen schweizerischen Selbstdarstellung keinen Platz.

Mario König (Basel)

STEFAN MÄCHLER
HILFE UND OHNMACHT
DER SCHWEIZERISCHE ISRAELITISCHE GEMEINDEBUND UND DIE NATIONALSOZIALISTISCHE VERFOLGUNG 1933–1945

ZÜRICH, CHRONOS, 2005, 569 S., 48 ABB., FR. 48.–

Nachdem der Bundesrat am 4. Oktober 1938 im Anschluss an die schweizerisch-deutsche Vereinbarung über die Kennzeichnung der Reisepässe deutscher Juden mit dem «J»-Stempel einen Visumszwang für deutsche «Nichtarier» eingeführt hatte, entwarf der St. Galler Textilkaufmann und ehrenamtliche, aber vollzeitlich tätige Präsident des Schweizerischen Israelitischen Gemeindebunds (SIG) Saly Mayer am 31. Oktober einen Brief an die Behörde. Mayers Ton unterschied sich markant von seinem sonstigen Stil. Der Beschluss sei durch nichts zu beschönigen, stellte er fest. Die Unterscheidung zwischen Nichtariern und Ariern werde prinzipiell beanstandet, sie wecke Befürchtungen betreffend der Rechtsgleichheit in der Schweiz, orientiere sich an ausländischen diskriminierenden Gesetzen und schade dem Ansehen der Schweiz im Ausland. «Während der deutsche Nationalsozialist, Spitzel, Spion, Aufwiegler, Industrieritter und Verbrecher frei einreisen kann, wenn er arisch ist […], darf der nichtarische anständige Bürger deutscher Staatsangehörigkeit über keine Grenze mehr in die Schweiz gelangen. […] Man fühlt sich um einige Generationen zurückversetzt und es steigen Erinnerungen an die Zustände im zaristischen Russland auf, wo es auch Judenpässe gab.» (186 f.)

War es die berechtigte Empörung über das Abkommen, die den als moderat geltenden und ansonsten mit den Behörden einen freundlichen Umgang pflegenden SIG-Präsidenten zu einer solchen Attacke veranlasste? Stefan Mächler, der diesen Briefentwurf im Rahmen seiner Arbeit über den SIG zwischen 1933 und 1945 gefunden hat, kommt aufgrund der historischen Fakten, einer genauen Lektüre des Dokuments, der Auswertung weiterer Quellen im Archiv für Zeitgeschichte und im Schweizerischen Bundesarchiv und der Berücksichtigung lokaler und privater Archive sowie zahlreicher Zeitzeugeninterviews zu einem anderen Schluss. Der Geschäftsausschuss des SIG lehnte den Entwurf am Tag darauf ab und beauftragte einen anderen aus seinen Reihen mit einer Neufassung der Eingabe. Am folgenden Tag besuchte Mayer die Eidgenössische Fremdenpolizei in Bern und legte seinen Text trotz der SIG-internen Zurückweisung Rothmunds Mitarbeiter Max Ruth vor, den er seit seiner Jugend kannte. Ruth fand den Entwurf «vollständig gut». Nachdem Mayer seine Einwände bei derselben Gelegenheit durch Zufall auch Bundesrat Baumann hatte mündlich (vermutlich in etwas anderem Ton) vortragen können und dieser gewisse Modifikationen zugesagt hatte (die aber vermutlich primär auf Interventionen der Hotellerie zurückgingen), teilte Mayer dem SIG mit, es sei fraglich, ob man nun noch eine Eingabe machen solle. Der SIG verzichtete in der Folge auf einen formellen Protest. Von einem Zusammengehen mit der Sozialdemokratie, die gegenüber dem Visum für «Nichtarier» kritisch eingestellt war, oder von einem öffentlichen Protest war im SIG keine Rede.

Diese Episode ist in vielerlei Hinsicht symptomatisch: Sie steht für das eigenmächtige Vorgehen Mayers; für die politische Ungeschicktheit des SIG, die dessen gesellschaftliche Machtlosigkeit noch verschärfte; für die strikte Ablehnung jeglicher Zusammenarbeit mit der politischen Linken, obwohl diese die Diskriminierung und Verfolgung der Juden am ehesten kritisierte; für die Mutlosigkeit der SIG-Führung und ihre Angst sowohl vor dem öffentlichen Protest als auch vor dem offenen Konflikt mit den Behörden.

Stefan Mächler geht in seiner Erklärung von Mayers kurzem Aufschrei aber noch weiter: Mayer dürfte von der Kritik der Polizeiabteilung an der «J»-Stempel-Vereinbarung gewusst haben. Sein Briefentwurf deckte sich nämlich weitgehend mit der Kritik der Polizeiabteilung, zumal er nicht die Rückweisung der Juden generell in Frage stellte, sondern den diskriminierenden Charakter der Regelung hervorhob und negative Auswirkungen auf das Ansehen der Schweiz im Ausland und für die Schweizer Juden befürchtete. Rothmund und Mayer waren sich, so scheint es, einmal mehr einig, und vielleicht waren Mayers Worte dieses einzige Mal so vehement, weil er um die Position der Polizeiabteilung wusste und sich von ihr gegenüber dem Bundesrat eine Unterstützung erhoffte.

Die Dynamik zwischen den beiden Protagonisten – Mayer auf der einen Seite, Rothmund auf der anderen – nimmt in Mächlers Arbeit einen prominenten Platz ein und wird, pointiert gesagt, in den Kategorien von Herr und Knecht analysiert. Der Verfasser tut dies mit einer hohen Sensibilität für die soziale Interaktion, die er mit Bezug auf soziologische und psychologische Theorien interpretiert. Er unterzieht die überlieferten Quellen einer genauen, für sprachliche Details aufmerksamen Lektüre und begründet seine Interpretationen dort, wo manifeste Beweise fehlen, mit Plausibilitätsüberlegungen und Vermutungen, die er als solche kennzeichnet. So erscheinen die Begegnungen zwischen Rothmund und Mayer, auch wenn Mayer sie in seinen Notizen als freundlich charakterisiert, als Rituale der Beschämung und Unterwerfung. Beispielsweise liest Rothmund Mayer inmitten delikater Besprechungen den Brief einer Jüdin vor, die den Polizeichef um Hilfe bittet und davon spricht, er gelte in jüdischen Kreisen – hoffentlich zu unrecht – als Judenfeind. Mayer, der nun für seine Glaubensgenossen in die Verantwortung genommen wird, ist beschämt und gerät in Bedrängnis: Er muss Rothmund vom Vorwurf des Antisemitismus freisprechen, um eine Eskalation des Gesprächs zu verhindern. Von der Frau und ihrer Behauptung muss er sich distanzieren und doch zugleich um Verständnis für den Kern ihres Anliegens werben, nämlich die Bitte um Hilfe in der Not. (95 f.)

Die Basis dieses Herrschaftsverhältnisses sind die Machtfülle der Behörden und die gesellschaftliche Ohnmacht der Juden. Deren ohnehin enger Handlungsspielraum wird durch eine Reihe weiterer Faktoren zusätzlich eingeschränkt. Als erstes zu nennen sind ihre Bedrohung von aussen und ihre Marginalisierung in der Schweiz. Dazu kommen die Verinnerlichung antisemitischer Stereotype durch die um Assimilation und Vaterlandstreue bemühten Juden selbst, die enge Bindung der Repräsentanten des SIG an die Behörden und ihre Schutzsuche bei den Mächtigen – vom Bundesrat bis hin zum antisemitischen Schweizerischen Vaterländischen Verband. (448 f.) So leistete der SIG durch den unermüdlichen Einsatz einiger weniger und dank der finanziellen Unterstützung aus dem Ausland, aber auch dank der Spenden der Schweizer Juden, die allein 1938 gegen zwei Millionen Franken aufbrachten (der SIG erwartete damals pro Gemeindemitglied einen Beitrag, der etwa dem Monatsgehalt eines Angestellten entsprach und übte auch massiven Druck aus, um diese Gelder zu erhalten) bewundernswerte Hilfe und rettete Tausende von Menschenleben. Auf der politischen Ebene versagte die Führung des Verbands jedoch weitgehend. Sie akzeptierte die von den Behörden gesetzten Rahmenbedingungen, insbesondere die finanziellen, sodass der SIG nur asylpolitische Forderungen aufstellen konnte, die er selbst zu tragen imstande war. Dadurch aber sah er sich genötigt, die behördliche Politik immer

wieder zu verteidigen und gegenüber der Kritik aus den eigenen Reihen als grosszügig darzustellen. Zur Dialektik dieses Herrschaftsverhältnisses gehörte es, dass Rothmund diese Äusserungen wiederum als Beleg für seine Behauptung anführte, dass seine Politik keineswegs antisemitisch, sondern mit den führenden Vertretern des Schweizer Judentums abgesprochen sei. Der Titel der Studie bringt diese beiden Hauptergebnisse auf den Punkt: Hilfe für die Opfer, Ohnmacht gegenüber der restriktiven Flüchtlingspolitik.

In ihrem Urteil schwankt die Studie zwischen dem Vorwurf des Versagens, indem sie immer wieder auf andere Handlungsoptionen wie zum Beispiel den öffentlichen Protest oder die Kooperation mit der Sozialdemokratie verweist, und der entlastenden Erklärung, indem sie die Ohnmacht der Juden und die Aussichtslosigkeit anderer Handlungsoptionen betont. Nun ist ein Urteil zweifellos schwierig und vielleicht auch gar nicht nötig. Über das Ziel hinaus schiesst der Autor meines Erachtens aber, wenn er die selbstkritischen Diskussionen der 1950er-Jahre innerhalb des SIG bloss als Verlängerung der Mechanismen der eigenen Unterwerfung deutet. Im Zuge der «J»-Stempel-Affäre war auch die Rede davon, man habe damals versagt und Schuld auf sich geladen. Stefan Mächler interpretiert dies als Ausblendung der damals fehlenden Handlungsalternativen, als psychologisch erklärbare Verleugnung der eigenen Ohnmacht, an deren Stelle manchmal «fantastische Vorstellungen jüdischer Handlungs- und Einflussmöglichkeiten» getreten seien und als eine indirekte Bestätigung der «unterstellten» (effektiv also offenbar nicht bestehenden) Mitverantwortung. (20) Man könnte den Wortführern dieser Kritik, zu denen auch ehemalige Mitstreiter Mayers gehörten, zumindest die Einsicht zubilligen, auf der politischen Ebene nicht genug getan zu haben, das heisst, unabhängig von den tatsächlichen Erfolgsaussichten das Unmögliche nicht wenigstens versucht zu haben, sich zu sehr als Schweizer und zu wenig als Teil des verfolgten Judentums verhalten zu haben.

Diskussionswürdig scheint mir die Interpretation des Herrschaftsverhältnisses auch dort, wo sich beide Seiten einig waren, wie beispielsweise bei der Frage der Übernahme der finanziellen Lasten. Bis in die späten 1930er-Jahre äusserte der SIG keinerlei Kritik an der Übernahme der finanziellen Lasten, er verteidigte sie gegen aussen und auch intern, ja der Gemeindebund riet sogar entschieden davon ab, Gelder aus öffentlicher Hand anzunehmen, als sich in zwei Städten eine entsprechende Unterstützung abzeichnete. Hierzu stellt der Autor fest: «Vermutlich blieb der Charakter der Nötigung, Erpressung und Rassenhaft, den Jacques Picard zu recht konstatiert, für sie [die Leitung des SIG] undurchschaubar – zumindest in seiner empörenden Dimension. Oder sie wollten ihn nicht sehen – zur eigenen Entlastung, weil eine Einsicht ohne entsprechende Handlungsmöglichkeiten sie nur zermürbt und gelähmt hätte. Mit diesem Nichtsehen oder Nichtsehenwollen korrespondierte die Haltung Rothmunds, der die moralische und finanzielle Ausbeutung der Juden als humanes Entgegenkommen der Behörden darstellte.» (169) Fragwürdig scheint mir, dass ex post von Nötigung und Erpressung die Rede ist, wo im Bewusstsein aller massgeblichen Akteure Einvernehmen herrschte. Auch stellte Rothmund nicht die finanzielle «Ausbeutung» (wer bereicherte sich?) als humanes Entgegenkommen dar, sondern seine Bereitschaft, die Flüchtlinge nicht auszuweisen, sofern sie den Staat nichts kosteten, wofür ihm der SIG dankte. Nun ist es natürlich möglich, dass die Verstrickten ihre Beziehung weniger durchschauen als jene, die sie aus der Distanz beobachten und als Herrschaftsverhältnis analysieren können. Interessant ist in

diesem Fall aber, wie wir die beiden Parteien charakterisieren. Waren die Juden die unbewusst Erpressten und Rothmund der bewusste Erpresser? Oder war auch Rothmund sein eigenes Handeln nur bedingt klar, sodass er nicht bemerkte, dass es sich um eine Erpressung handelte? In diesem Fall wären beide Parteien in hohem Mass einer durch äussere Faktoren bestimmten, aber auch durch die Beschränktheit des eigenen Blicks erzeugten Zwanghaftigkeit unterlegen, die die Verantwortung für ihr Handeln in Frage stellt.

Einen zweiten Diskussionspunkt führt der Autor selbst ins Feld: die Rolle Rothmunds. Dessen Omnipräsenz im Buch sei nicht der Versuch, einen Sündenbock zu kreieren, sondern liege in der administrativen, politischen und gesellschaftlichen Funktion des Chefbeamten. Seine Bedeutung zu relativieren, wie dies die neuere Forschung unter Hinweis auf den Bundesrat getan habe, verfehle den strukturellen Kern des Problems. (20) Für eine solche Sicht spricht die Tatsache, dass die in der Studie auftretenden Akteure der damaligen Flüchtlingspolitik sich sowohl auf Seiten der Behörden als auch auf Seiten des SIG fast an einer Hand abzählen lassen. Allerdings wird der Interaktion zwischen SIG und Fremdenpolizei bei der Gesamtinterpretation von Rothmunds Bedeutung meines Erachtens zu viel Gewicht beigemessen. Für den SIG war Rothmund zweifellos der wichtigste Ansprechpartner, für Rothmunds Politik war der SIG jedoch nur einer, und wohl kaum der wichtigste Referenzpunkt. So sollte nicht übersehen werden, dass Rothmund in den zwei neuralgischen Punkten der schweizerischen Flüchtlingspolitik ein «schwacher Akteur» war: In der Frage des «J»-Stempels setzte sich der Bundesrat über seine Bedenken hinweg und übernahm die Verantwortung; in der Frage der Grenzschliessung bat Rothmund bei der Übermittlung des berühmten Berichts von Robert Jezler Ende Juli 1942 den Bundesrat um einen dringenden Gesprächstermin und erklärte sich ausser Stande, für die kommenden schwierigen Entscheide die Verantwortung zu übernehmen. Vielleicht ist es auch der starken Gewichtung von Rothmund geschuldet, dass der Verfasser dessen spätere Verweise auf die Mitverantwortung der Armee für die restriktive Politik als nachträgliche Rechtfertigungsversuche deutet, obwohl die massive Einflussnahme der Armee mehrfach belegt ist. Rothmund verfasste wohl seine Weisungen allein in seinem Büro und entschied in vielen Einzelfällen allein über Aufnahme oder Rückweisung von Flüchtlingen, was ihm beinahe den Nimbus des Herrn über Leben und Tod verlieh. Seine Flüchtlingspolitik aber deckte sich mit dem, was die anderen massgeblichen Institutionen, neben der Armee und dem Bundesrat vor allem das Politische Departement und die Polizeidirektorenkonferenz, von ihm verlangten.

Diese kritischen Überlegungen können die hervorragende Qualität der vorliegenden Arbeit nicht schmälern. Die Studie entstand im Auftrag des SIG, der den Verfasser im Jahre 2001 – als Folge der Diskussionen der späten 1990er-Jahre um die Schweiz zur Zeit des Nationalsozialismus – mit einer unabhängigen Untersuchung der eigenen Geschichte beauftragt hatte. Fachlich begleitet wurde die Arbeit von Regula Ludi, Thomas Maissen und Jacques Picard. Mächlers Arbeit, die zugleich als Dissertation an der Universität Basel eingereicht wurde, wird zweifellos zum Standardwerk für die Geschichte der Schweizer Juden zwischen 1933 und 1945 werden. Dies hat drei Gründe: Erstens die Fülle des Materials, das der Autor zutage gefördert, ausgewertet und mit seinen akribischen Nachweisen (83 Seiten Anmerkungen) für die weitere Forschung zugänglich gemacht hat. Zweitens gelingt es dem Verfasser, die Geschichte des SIG überzeugend zu kontextualisieren, sie in

die Zusammenhänge der nationalsozialistischen Verfolgung und der schweizerischen Fremden- und Flüchtlingspolitik einzubetten und dabei auch ihre Verbindungen mit der Politik der jüdischen Gemeinden anderer Staaten aufzuzeigen. Dabei ist festzustellen, dass die Politik des SIG grosse Ähnlichkeiten mit der Politik der meisten jüdischen Gemeinden Westeuropas hatte: Die Kooperation mit den Behörden war eng, der Patriotismus wurde gross geschrieben, die restriktive Asylpolitik wurde in den meisten Fällen gebilligt, öffentliche Konfrontationen wurden möglichst vermieden. (454 f.) Der dritte Grund liegt darin, dass der Autor den Stoff anschaulich schildert und fesselnd zu erzählen vermag. Dazu trägt neben der hohen sprachlichen Qualität auch die multiperspektivische Erzählweise bei, die dieselben Ereignisse aus verschiedenen Blickwinkeln schildert, den Akteuren und ihrer Lebenswelt Raum gibt und ihren verschiedenen Wahrnehmungen Rechnung trägt. Ein umfangreiches Personen-, Institutionen- und Sachregister ermöglicht es, das ansprechend gestaltete Buch auch als Nachschlagewerk zu nutzen. Es ist dem Werk zu wünschen, dass es ein breites Publikum und möglichst bald auch ÜbersetzerInnen findet.

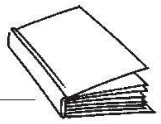
Gregor Spuhler (Basel)

JÜRG BÜRGI, AL IMFELD
MEHR GEBEN, WENIGER NEHMEN
GESCHICHTE DER SCHWEIZER ENTWICKLUNGSPOLITIK UND DER NOVARTIS STIFTUNG FÜR NACHHALTIGE ENTWICKLUNG

ZÜRICH, ORELL FÜSSLI, 2004, 354 S., FR. 34.–

Argwohn habe die Novartis-Stiftung seit ihrer Gründung vor 25 Jahren begleitet, so schreibt der Stiftungspräsident Klaus M. Leisinger im Vorwort dieser Festschrift. Das vorliegende Buch befasst sich aus Anlass des Jubiläums mit der Geschichte dieser Stiftung, zugleich wird historisch die Schweizer Entwicklungspolitik beleuchtet.

Die Autoren erhellen im ersten Teil die spannende und wechselvolle Geschichte der Schweizer Entwicklungspolitik. Seit den Anfängen in den 1950er-Jahren befinden sich die Akteure, die Theorien und die Diskurse im ständigen Wandel. So entstanden neue Hilfswerke und Spendensammlungsorganisationen, angeregt durch den Kalten Krieg und auf der Suche nach neuen Absatzmärkten wurde die Wirtschaft aktiv, und der Staat machte sich die technische Zusammenarbeit zu seiner Aufgabe. Auf der theoretischen Ebene stand in dieser euphorischen Phase die Modernisierungstheorie unwidersprochen im Zentrum. Die Spannungen unter den Hilfswerken und mit dem Bund und die neuen kritischen entwicklungspolitischen Gruppen (am prominentesten die 1968 gegründete Erklärung von Bern EvB), die von der Dependenztheorie beeinflusst waren, führten zu breiten öffentlichen Debatten und Deutungskämpfen, die durch die Lagermentalität des Kalten Kriegs mit Verbissenheit geführt wurden. In den 1980er-Jahren stellte sich angesichts der ausbleibenden Entwicklungserfolge Ernüchterung ein, zudem begannen vermehrt ökologische Aspekte eine Rolle zu spielen. Die Hilfswerke besannen sich auf die Projektarbeit, diese wurde nun nicht mehr paternalistisch, sondern partnerschaftlich ausgerichtet. Erst ab 1990 wurden die entwicklungshemmenden Auswirkungen der Schuldenkrise sichtbar, zudem fanden heftige Diskussionen um die Entwicklungszusammenarbeit in multilateralen Organisationen (IWF, Weltbank) statt. Die Ratlosigkeit und die Verwirrung durch den Orientierungsverlust nach dem Ende des Kalten Kriegs leiten über zu aktuellen Globalisierungsdebatten. Chronologisch orientieren sich die Autoren an den Höhe-



punkten der öffentlichen Wahrnehmung der Entwicklungspolitik in der Schweiz, nehmen aber auch Bezug auf Ereignisse und Diskussionen im internationalen Rahmen. So entsteht in diesem Teil ein lehrreicher, teilweise zwar etwas sprunghafter, aber kurzweiliger Text.

In einem zweiten Teil beleuchten die Autoren die Geschichte der Novartis Stiftung für Nachhaltige Entwicklung (bis zur Fusion mit Sandoz 1996 hiess sie Ciba-Geigy-Stiftung). Dieser privatwirtschaftliche Think-Tank des Basler Chemieunternehmens konnte auf zahlreiche Vorläufer wie die Basler Stiftung und den konzerninternen Ausschuss Dritte Welt zurückgreifen. Aufschlussreich zeigen hier die Autoren das anfängliche Desinteresse der Privatwirtschaft an der Dritten Welt, das sich aber unter dem Eindruck des in den 1970er-Jahren schärfer werdenden Tons in den entwicklungspolitischen Debatten wandelte. Nicht zuletzt als Reaktion auf die umkämpfte sozialdemokratische Bankeninitiative, «ein wichtiger Referenzpunkt für den entwicklungspolitischen Diskurs», (71) kam die Gründung der Stiftung 1979 zustande. Nach ersten Projekten, die mehr der Geschäftstätigkeit als der Bevölkerung des Südens dienten, kanalisierten sich die Stiftungsaktivitäten ab 1988 im Ciba-Geigy-Risikofonds, der zahlreiche Projekte lancierte, begleitete und finanzierte. Dazu beigetragen hat auch verstärkte öffentliche Kritik am Unternehmen, zum Beispiel 1983 infolge des Galecron-Skandals wegen der fahrlässigen Verwendung und Testung dieses Pestizids in der Dritten Welt. Spannend werden einerseits die Lernprozesse und Erfolge der Projekte dargestellt (zum Beispiel bei Projekten zur Erhöhung der Sicherheit im Umgang mit Pestiziden in Mexiko, Indien und Zimbabwe), andererseits werden auch gescheiterte Projekte und die Folgerungen daraus breit geschildert. Deutlich sei bei der Projektarbeit geworden, «dass kommerzielle und entwicklungspolitische Projekte klar voneinander getrennt werden müssen». (204) Ein wenig mehr kritische Distanz hätte dem Buch gerade in diesem Teil gut getan, teilweise ist das Lob auf die Stiftung etwas gar dick aufgetragen. Vor allem die gegenwärtigen Akteure und Projekte werden im besten Licht dargestellt, so zum Beispiel der Novartis-Konzernchef Daniel Vasella, dem die Stiftung gemäss den Autoren ihr Überleben während der hektischen Fusionsjahre verdankt.

Das Buch basiert einerseits auf Gesprächen mit Zeitzeugen und Akteuren, andererseits stützt es sich auf Zeitungsartikel und die leider erst spärlich vorhandene Forschungsliteratur ab. Hier wäre eine gründliche Auswertung des Archivmaterials der Nichtregierungsorganisationen nötig gewesen, um die zahlreichen offen bleibenden Fragen beantworten zu können und weiterführende Aspekte zu beleuchten. So bleibt beispielsweise unklar, wie sich die entwicklungspolitischen Bewegungen und die Hilfswerke in den 1980er-Jahren in einem verstärkten innenpolitischen Kalten Krieg positioniert haben und die Krise der Entwicklungspolitik ab 1989 («Ende der Dritten Welt») bleibt in ihrer Wirkung auf diese zivilgesellschaftlichen Akteure unreflektiert.

Es ist das Verdienst des Buchs der beiden Autoren, die komplexe Materie gut lesbar und strukturiert für ein breiteres Publikum darzustellen. Der Journalist Jürg Bürgi hat dazu das ursprüngliche Manuskript von Al Imfeld, einem profunden Kenner der Schweizer Entwicklungspolitik, erweitert und ergänzt. Wie wir aus dessen Biografie wissen (Lotta Suter, *In aller Welt zuhause. Al Imfeld – eine Biographie,* Zürich 2005), war dieser Prozess nicht ganz konfliktfrei. Die im Text eingeschobenen Erläuterungen zu wichtigen Stichworten, Kurzbiografien von Personen und Randverweise sind sehr hilfreich und geben dem Werk Handbuchcharakter. Umso

ärgerlicher sind leider die Ungenauigkeiten in den Fussnoten, zudem ist das Literaturverzeichnis etwas gar knapp, während die ebenfalls aufgeführte Bibliografie der Bücher der Novartis Stiftung breiten Raum einnimmt. Die im Anhang aufgeführten Texte zur Entwicklungspolitik sind ein grosser Gewinn, so finden sich hier sowohl die Nairobi-Rede des Weltbankpräsidenten Robert McNamara von 1973, als auch die Cocoyoc-Erklärung zur Grundbedürfnisstrategie von 1974.

Es handelt sich bei der Festschrift um die erste Monografie, die sich mit der Thematik der schweizerischen Entwicklungspolitik in der Zeitspanne 1950 bis heute befasst. Leider führt die Verbindung der Geschichte der Schweizer Entwicklungspolitik mit der Novartis Stiftungsgeschichte zu einigem «Argwohn», eine unabhängige Darstellung wäre der historischen Analyse besser bekommen. Nichtsdestotrotz ist das Buch wertvoll, es bleibt zu hoffen, dass es auf die weitere Forschung anregend und produktiv wirkt.

Konrad J. Kuhn (Zürich)